PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

# Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz N°79 Février 2020 Prix : 200 DA

ÉDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr

L'ÉTAT DE GUERRE AVANT LE **CONGRÈS DE LA SOUMMAM**

# LES ANNÉES DE FEU

# Lettre de l'Editeur

# POUR UNE VIVE MÉMOIRE

**AMMAR KHELIFA**
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

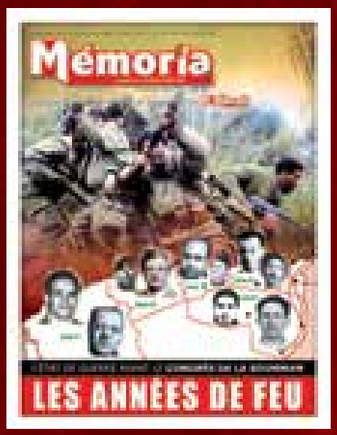
L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz




Supplément
N°76 **Février** 2020

**Fondateur Président du Groupe**
**AMMAR KHELIFA**

**Direction de la rédaction**
Zoubir KHELAIFIA

**Coordinatrices**
Meriem KHELIFA

**Reporter - Photographe**
Abdessamed KHELIFA
Ghazi NACEF

**Rédaction**
Adel FATHI
Boualem TOUARIGT
Boudjemaâ HAICHOUR
Derradji Salah dit Rostom
Hassina AMROUNI
Zoubir KHÉLAIFIA

**Direction Artistique**
Halim **BOUZID**
Salim **KASMI**

**Impression**
SARL imprimerie Ed Diwan

**Contacts :**
**SARL COMESTA MEDIA**
**N° 181 Bois des Cars 3**
**Dely-Ibrahim - Alger - Algérie**
**Tél. : 00 213 (0) 661 929 726**
**+ 213 (23) 304 652**
**Fax : + 213 (23) 304 653**
**E-mail : redaction@memoria.dz**
**info@memoria.dz**

SUR FACEBOOK
LE PREMIER ET L'UNIQUE MAGAZINE DÉDIÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE
Mémoria
Magazine sur l'histoire de l'Algérie

Mémoria
@Mmoria2

El-Djazair.com
GROUPE
GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
www.eldjazaircom.dz

LE DÉCOUPAGE DE 1954

L'ÉTAT DE GUERRE AVANT LE CONGRÈS DE LA SOUMMAM

## L'ÉTAT DE GUERRE DE 1954 À 1956

P.7 Histoire
*L'état de guerre avant le Congrès de la Soummam*
**LES ANNNÉES DE FEU**

P.11 Histoire
**UNE LABORIEUSE ORGANISATION DES ZONES**

P.15 Histoire
**LE NORD-CONSTANTINOIS PREND LE RELAIS**

P.19 Histoire
**LA KABYLIE SUR DEUX FRONTS**

P.23 Histoire
**LA BATAILLE DE SOUADEK**

P.27 Histoire
**LA BATAILLE D'EL DJORF, UN HAUT FAIT D'ARME DANS LES AURÈS-NEMEMCHAS**

MOSTEFA BENBOULAID

ZIGHOUD YOUCEF

## GUERRE DE LIBÉRATION

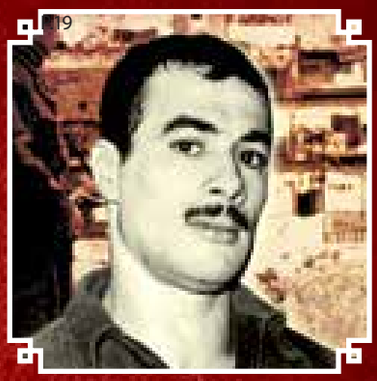
P.31 Histoire
*Grève des huit jours*
**L'ACTION POPULAIRE DANS LA CONCRÉTISATION DES OBJECTIFS POLITIQUES DE LA GUERRE DE LIBÉRATION**

P.35 Histoire
*Yennayer, le retour aux sources des Banu Mazigh*
**L'ALGÉRIE RETROUVE SES REPÈRES AMAZIGHS**

KRIM BELKACEM

ABANE RAMDANE

LARBI BEN MHIDI



YACEF SAÂDI

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie
Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
El-Djazair.com
Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

# SOMMAIRE

GRÈVE DES HUIT JOURS

YENNAYER

**P.41** Portrait
*Fatima Zekkal*
**UN LONG PARCOURS DANS LE MOUVEMENT NATIONAL**

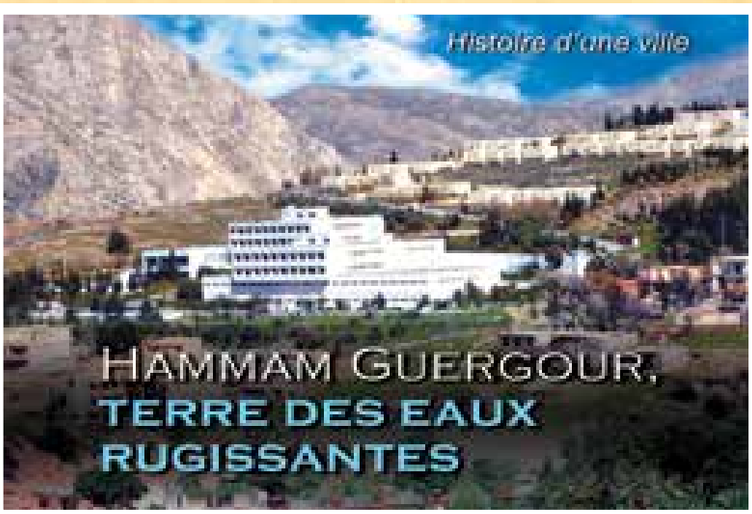
**P.45** Portrait
*Chahida Mansouria « Soraya » Bendimered*
**MORTE SUR L'AUTEL DE LA LIBERTÉ**

**P.49** Portrait
*Bataille de Sidi Mohand Aklouche*
**DÉFAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE FACE AU COMMANDO « SI ZOUBIR »**

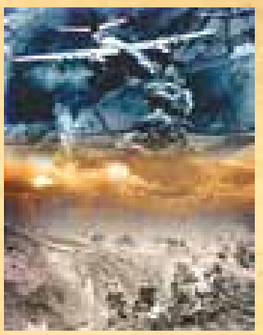
FATIMA ZEKKAL

## HISTOIRE D'UNE VILLE

**P.57** HAMMAM GUERGOUR, TERRES DES EAUX RUGISSANTES



MANSOURIA BENDIMERED


BATAILLE DE AKLOUCHE

*L'état de guerre avant le* ***Congrès de la Soummam***

# LES ANNÉES DE FEU

*Adel Fathi*

# Guerre de libération

## Histoire

***Tous les historiens s'accordent à dire que, dans la guerre de Libération nationale, il y a un avant et un après-congrès de la Soummam du 20 août 1956, en ce sens que ces premières assises de la Révolution ont permis une totale restructuration, plus adaptée aux enjeux et aux réalités du combat contre le colonialisme, avec de nouveaux organes, de nouveaux moyens et de nouvelles approches.***

Mais, à bien récapituler la première étape de la guerre qui va du 1er novembre 1954 au 20 août 1956, on se rend rapidement compte que tout était déjà mis en place : l'ossature organique de tout cet ensemble était conçue et mise en œuvre dès les premières réunions du CRUA, avec le premier découpage en zones sur lequel sera calqué celui qui sera adopté à la Soummam.

C'est lors de la dernière réunion des six, le 23 octobre 1954, que furent adoptés la déclaration du 1er Novembre, le choix de l'appellation du « Front et Armée de libération nationale » et la répartition finale des tâches. C'est aussi ce jour-là que fut arrêté le découpage territorial de la Révolution, lequel se composait de six Zones (qui deviendront des Wilayas par la suite), réparties comme suit, avec la définition des responsabilités :

- Zone I (Aurès-Nemamchas) : Mostefa Ben Bouilaid ; adjoints : Chihani Bachir, Adjoul Adjel ;
- Zone II (Nord-Constantinois) : Didouche Mourad ; adjoints : Zighoud Youcef, Lakhdar Bentobal ;

- Zone III (Kabylie) : Krim Belkacem ; adjoints : Ouamrane, Zaamoum Mohamed ;
- Zone IV (Algérois-Ouarsenis) : Bitat Rabah ; adjoints : Souidani Boudjemaa et Belhadj Bouchaib ;
- Zone V (Oranie) : Larbi Ben M'hidi ; adjoint : Benabdelmalek Ramdane, Abdelhafid Boussouf.
- Zone VI (Sahara) : en voie de formation, rattachée à la Zone I. Le soin a été laissé à Ben Boulaid de la constituer.

Donc, à bien regarder, le même schéma sera repris par les congressistes de la Soummam, avec juste un changement d'appellation et une structuration interne et un organigramme autrement plus raffinés, avec la création de nouvelles subdivisions : Régions, secteurs et kasmas, adaptées à une réorganisation des unités de combat en bataillons, compagnies, sections et groupes, et l'introduction des grades.

Cette période est aussi marquée par des événements ayant été décisifs pour la suite de l'insurrection à plus d'un titre : d'abord, la mort prématurée de deux pionniers de la lutte armée et deux membres importants du « groupe des Six » qui avaient pensé et planifié le déclenchement de la Révolution, Didouche

Belgacem Grine

Mourad et Mostefa Benboulaïd. La disparition de ces deux dirigeants, à laquelle il faut ajouter celle de chefs importants tels que Grine Belkacem, mort au champ d'honneur le 20 novembre 1954, déstabilisa longtemps les deux Zones qu'ils dirigeaient et qui étaient le berceau de la Révolution: le Nord-Constantinois et les Aurès. Ce qui a fait que le redémarrage y a été difficile, même si, paradoxalement, les plus grands exploits furent réalisés pendant cette

Les
Six Historiques

période charnière, et plus précisément durant l'année 1955, marqué par des batailles mémorables, telles que la bataille d'El-Djorf du 22 septembre 1955, qui vit la participation de 400 combattants de l'ALN, composant plusieurs sections commandées par Chihani Bachir, chef par intérim de la Zone I (future Wilaya I), après la mort tragique de Mostefa Benboulaïd. Cette gigantesque confrontation qui mit aux prises une armada de l'armée coloniale de 25 000 soldats surarmés et appuyés

d'avions de chasse et de bombardiers, a surpris les états-majors de l'ennemi qui n'imaginait pas certainement une telle mobilisation des «rebelles» moins d'une année après le déclenchement de l'insurrection, et dans une région qu'ils croyaient pacifiée, après les premières opérations de ratissage effectuées dès le début de 1955.

L'année 1955 vit aussi la grande offensive du Nord-Constantinois menée par Zighoud Youcef, chef de la Zone II, et dont le principal objectif était de desserrer l'étau sur les Aurès qui ployaient sous un déploiement impressionnant des forces armées coloniales qui croyaient alors pouvoir étouffer la révolution dans son berceau. Cet événement changera la donne complètement et permettra aux combattants de l'ALN de reprendre confiance en eux-mêmes après des débuts plutôt aléatoires, aggravés par un manque cruel d'armement et de munitions.

Par ailleurs, c'est dès 1955 que les autorités coloniales ont décrété l'état d'urgence et mobilisé le contingent, passé de 55 000 à 80 000 hommes. La répression fut alors féroce sur tout le territoire national.

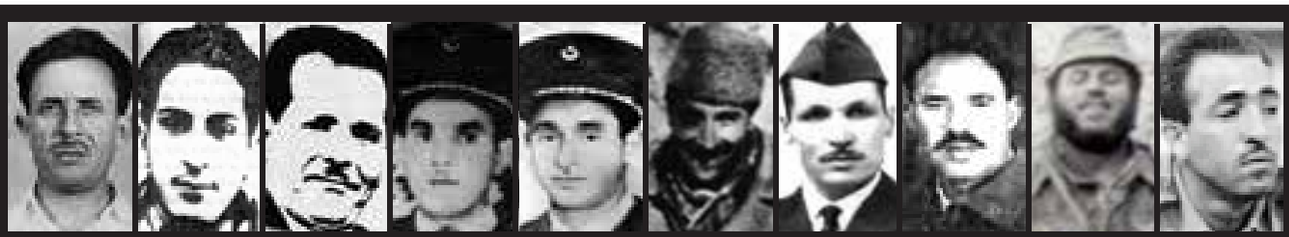
Malgré une mobilisation exceptionnelle aux plans militaire, politique et médiatique pour mater la révolution, la question algérienne fut inscrite pour la première fois, au cours de cette année 1955, à l'Assemblée générale des Nations unies. C'est la première grande victoire de la révolution algérienne qui lui permit d'avoir un deuxième souffle et de penser à se projeter dans l'avenir. Ce fut l'objet essentiel du congrès de la Soummam

*Adel Fathi*

# UNE LABORIEUSE ORGANISATION DES ZONES

## Tous les chefs des Wilayas historiques de 1954 à 1962

### Wilaya - I



MOSTEFA BENBOULAID | BACHIR CHIHANI | MAHMOUD CHERIF | MOHAMED LAMOURI | AHMED NOUAOURA | ALI N'MER | HADJ LAKHDAR | MOSTEFA MERARDA | ALI SOUAIHI | TAHAR ZBIRI

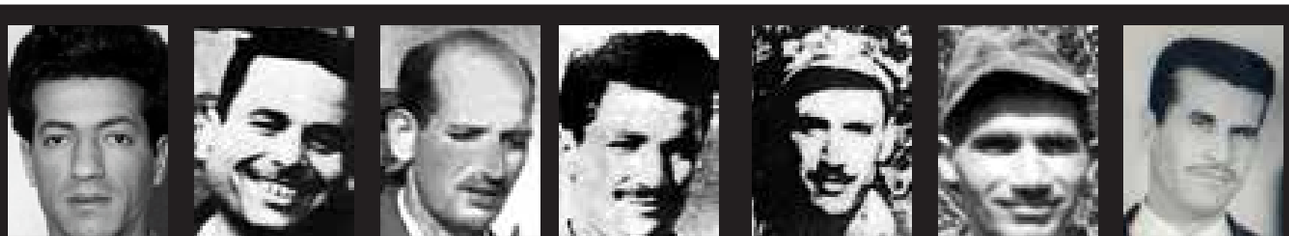
### Wilaya - II

MOURAD DIDOUCHE | YOUCEF ZIGHOUD | LAKHDAR BENTOBAL | ALI KAFI | SALAH BOUBNIDER

### Wilaya - III

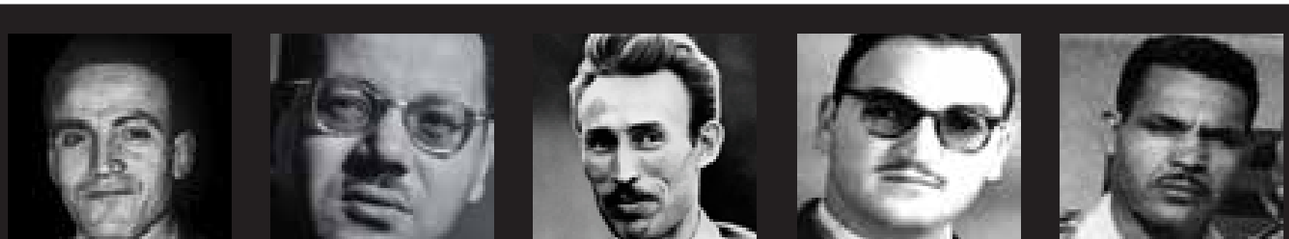
KRIM BELKACEM | SAID MOHAMEDI | AMIROUCHE AIT HAMOUDA | ABDERAHMANE MIRA | MOHAND OULHADJ

### Wilaya - IV



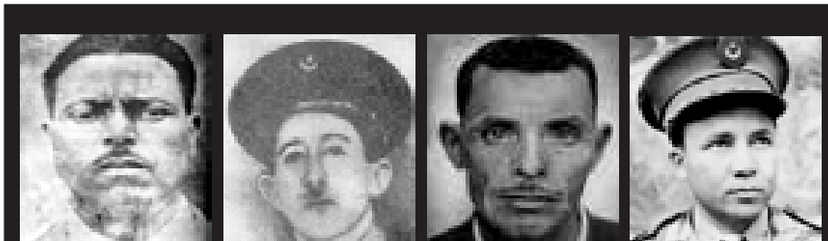
RABAH BITAT | AMAR OUAMRANE | SLIMANE DEHILES | M'HAMED BOUGUERRA | SALAH ZAMOUM | DJILALI BOUNAAMA | YOUCEF EL KHATIB

### Wilaya -V



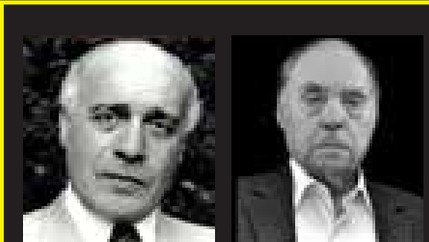
LARBI BEN M'HIDI | ABDELHAFID BOUSSOUF | HOUARI BOUMEDIENE | COLONEL LOTFI | BENHADDOU BOUHADJAR

### Wilaya - VI



ALI MELLAH | SI EL-HAOUES | TAYEB EL-DJOGHLALI | COLONEL CHAABANI

### Wilaya - VII



MOHAMED LEBDJAOUI | OMAR BOUDAOUD

*Adel Fathi*

# Guerre de libération

## Histoire

***A la création des cinq premières zones appelées en arabe (mantiqas), celles-ci étaient composées essentiellement de secteurs (kisms) couvrant de larges territoires, ce qui ne facilitait pas la tâche aux responsables locaux qui peinaient à coordonner les actions et à implanter la Révolution dans toutes les régions et douars. Aussi, la limitation aléatoire et irrégulière de chaque territoire n'était-elle pas faite pour aider à une meilleure organisation des maquis.***

Un état des lieux des cinq premières zones nous montre les spécificités et les difficultés de chaque territoire.

Ainsi, la Zone I qui regroupait la vaste région des Aurès, et qui était la plus importante, était divisée à sa création en cinq secteurs et comptait 550 combattants munis de quelque 200 armes de guerre, selon des statistiques établies. Cette zone a connu une évolution rapide à partir de 1955. Le nombre de moudjahidine est grimpé à plus de 1500, dont 75% étaient équipés d'armes de guerre et 25% de fusils de chasse, soutenus par 3 000 hommes de réserves prêts à prendre les armes.

Cette puissance de feu dont jouissaient les maquisards auréssiens leur permit de remporter de grandes batailles face à l'ennemi qui avait pourtant concentré tous ses efforts sur cette région rebelle. La bataille d'El-Djorf qui a eu lieu le 22 septembre 1955 est l'exemple le plus édifiant.

Didouche Mourad

La mort subite du chef historique de cette zone, Mostefa Benboulaid, le 18 janvier 1955, a cependant freiné l'élan qu'elle avait pris, à tel point qu'elle restera sans commandement unifié pendant des années. Ce qui l'a empêché, par exemple d'avoir son représentant aux fameuses assises de la Soummam du 20 août 1956.

La Zone qui couvrait le Nord-Constantinois, qui va de Sétif au Sud jusqu'aux frontières tunisiennes, à l'Est, et de Sedrata à l'est jusqu'à Kherrata et Souk-Lethnine à l'Ouest, n'a pas connu un bon démarrage, à cause sans doute de la mort prématuré, le 18 janvier 1955, de son chef, Didouche Mourad, sur qui les chefs de la Révolution comptaient beaucoup pour lancer l'insurrection dans cette région du pays.

Cette zone était divisée essentiellement en trois grands fronts : le

## Les chefs historiques de la Wilaya I

AHMED NOUAOURA
1958

MOHAMED LAMOURI
1958

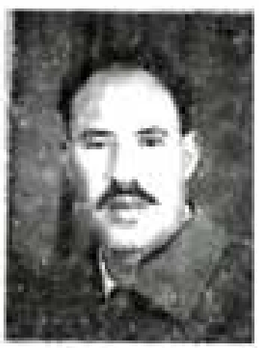
MAHMOUD CHERIF
1957

CHIHANI BACHIR
1955

MOSTEFA BENBOULAID
1954/1956

TAHAR ZBIRI
1961

ALI SOUAIHI
1960



MOSTEFA MERARDA
1959

HADJ LAKHDAR
1959/1958

ALI N'MER
1958

front du centre, englobant notamment Skikda et Smendou, confié à Zighoud Youcef qui succédera naturellement à Didouche et représentera le Nord-Constantinois au congrès de la Soummam ; le front comprenant les régions de Mila et l'ouest de Jijel, sous la direction d'Abdallah Bentobal et, enfin, le front de l'Est (région d'Annaba), conduite par Ammar Benaouda.

A l'instar des autres zones, la Zone II connut de grandes difficultés au déclenchement de l'insurrection, le 1er novembre 1954. Ainsi, le nombre de combattants à cette date ne dépassait pas la centaine, muni d'une soixantaine d'armes. Dans ses Mémoires, le colonel Ali Kafi, qui était quatrième commandant de cette zone (devenue Wilaya, à partir de 1956), considère que le véritable coup d'envoi de la lutte armée dans cette région fut avec la bataille de Boukerker du 18 janvier 1955, où Didouche Mourad et neuf autres moudjahidine tombèrent au champ d'honneur. Mais ce sera la grande offensive du 20 août 1955 qui impulsera une nouvelle dynamique à la Révolution dans le Nord-Constantinois et dans tout le pays.

*Zighoud Youcef*

Krim Belkacem et Si Nacer

Après cette offensive, la Zone II connaitra une évolution fulgurante, avec le recrutement de nouveaux combattants dans les rangs de l'ALN. Selon des statistiques françaises, le nombre de moudjahidine dans la Zone II oscillait durant cette période entre 900 et 1 200, dont 30% munis d'armes de guerre et 70% de fusils de chasse, en plus de 1 000 hommes de soutien.

En matière d'organisation, la Zone II créa des « Conseils populaires » qui constituaient l'assise populaire de la Révolution dans cette région. Cette structure, ayant fait ses preuves, sera adoptée par le Congrès de la Soummam qui décida de la généraliser à toutes les wilayas. Après le Congrès, la Zone II, devenue à l'occasion Wilaya II, connaitra un nouveau découpage, plus stable et mieux adapté, avec la création de quatre Zones, neufs Régions et des dizaines de Secteurs.

Contrairement aux deux premières zones, la Kabylie avait mis du temps à se lancer dans la lutte armée. La plupart des militants de cette région avaient pris le parti de Messali Hadj depuis le début de la crise du MTLD. Par conséquent, les premiers moudjahidine s'étaient focalisés, au début, sur une campagne d'explication et de sensibilisation, parallèlement au processus de structuration du FLN à tous les niveaux, tandis que le recrutement se faisait lentement, ce qui a fait dire à certains observateurs que les opérations militaires dans la Zone III n'avaient pas commencé. Les actions étaient, en effet, limitées à des embuscades qui commençaient à prendre de l'ampleur à partir du printemps 1955, avec les actions de sabotage visant des infrastructures coloniales.

La Kabylie sous le règne de Krim Belkacem était divisée en Haute et Basse Kabylie, dont chaque partie était composée de 12 Régions et de 30 Secteurs. Au déclenchement de l'insurrection, cette zone comptait 450 combattants, puis 3 100, au congrès de la Soummam.

La Zone IV (l'Algérois et l'Ouarsenis) va de Zemmouri et Tenès, au Nord, à Bouira, Ain Bessam et Tiaret au Sud, des frontières de l'Oranie à l'Ouest à Minerville (Thénia), Palestro à l'Est. Alger y était rattachée au début de la Révolution, mais le Congrès en a fait une zone autonome, située au confluent de trois wilayas historiques.

Le nombre de moudjahidine dans la Zone IV, au 1er novembre 1954, était de cinquante, ce qui représente l'effectif le plus bas. Cependant, cette zone a connu un bond considérable en nombre et en structures durant l'année 1955, en comptant désormais dans ses rangs mille combattants, deux milles moussebel et quarante mille adhérents au FLN.

Enfin, la Zone V (l'Oranie) a connu, dès le début, un découpage défini comme suit : de la Mer méditerranée, au nord, à l'extrême-sud d'Algérie, des frontières marocaines à l'ouest aux frontières administratives d'Alger à l'est. Cette zone représente un tiers de la superficie de l'Algérie, ce qui fait d'elle la plus grande zone du pays. La révolution n'y a pas percé au départ, en raison des grandes pertes que les forces coloniales avaient pu infliger aux premiers groupes de moudjahidine (une soixantaine), à leur tête Ben Abdelmalek Ramdhan, l'adjoint de Larbi Ben M'hidi, chef de la zone, qui est tombé dans la nuit du 1er novembre 1954, ce qui a imposé une nouvelle organisation qui a pris beaucoup de temps.

La région de l'Oranie connaitra son nouveau départ à partir d'octobre 1955, avec notamment la venue de nouvelles recrues qui renfoncèrent les rangs de l'ALN. Cette zone comptait désormais 500 moudjahidine et autant de moussebeline, pour atteindre, en mai 1956, 1 500 combattants et 1 000 moussebeline. Ce qui a permis à ses dirigeants de poursuivre leurs opérations d'implantation, de mener des actions qualitatives contre l'ennemi et de sortir enfin de l'isolement.

*Adel Fathi*

Douze pages

**Plus de 500 rebelles tués**
**70 blessés, plus de 1.000 prisonniers**

**La Dépêche Quotidienne**
**—d'Algérie—**

Édition centrale

**Le calme est rétabli**
**dans tous les points du Constantinois**
**où les hors-la-loi déclenchèrent leur action simultanément, samedi, entre 11 h. 30 et 12 h. 30**

*69 morts, 156 blessés parmi la population européenne, les militaires et les policiers*

**La révolte d'Oued-Zem**
**où 50 Européens ont été assassinés**

**a surtout marqué la journée du 20 août au Maroc**

Mais des émeutes ont également fait des victimes à Casablanca, Khenifra, Rabat, Safi, Mogador, Ait-Amar, Mazagan, Boujad, Ouezzane, etc.

**Le gouvernement poursuivra la répression de ces crimes en Algérie et au Maroc**

**Khenifra... Oued-Zem**

# LE NORD-CONSTANTINOIS PREND LE RELAIS

Adel Fathi

***L'effilochement relativement rapide des maquis de la Zone I (Aurès-Nemamchas), le berceau de la Révolution, à la suite de la mort inattendue de son chef incontesté, Mostefa Benboulaïd, dans le fameux attentat à la pile piégée, le 22 mars 1955, a laissé croire, à un moment, que l'insurrection ne pouvait plus rebondir. Le général français Berlanche avait déclaré un jour qu'il ferait des Aurès « le tombeau de l'insurrection algérienne ».***

*Massacre de la population au stade municipal de Skikda*

Si la reprise du combat dans cette zone pionnière se révéla des plus laborieuses, en raison du durcissement des opérations de répression enclenchées par l'armée d'occupation, mais aussi des interminables luttes intestines qui opposaient les anciens lieutenants de Benboulaïd, le flambeau a été vite repris par la zone voisine, la Zone II qui couvrait le Nord-Constantinois jusqu'à Kherrata, dans l'actuelle wilaya de Béjaïa, et dont les dirigeants ont pris sur eux de poursuivre l'implantation des maquis et les actions armées contre les cibles coloniales.

L'enjeu pour Zighoud Youcef et son état-major était, en même temps, de planifier des actions d'envergure susceptible de marquer une rupture définitive avec la colonisation par une adhésion aussi visible que massive de la population. C'était l'objectif de la grande offensive du 20 août 1955 qui marquera un nouveau départ de la lutte pour l'Indépendance.

Cela dit, cette décision capitale qui a été prise par le chef de la Zone II était largement justifiée par la férocité et la barbarie des autorités coloniales à l'égard des populations locales. Ainsi, au début de la même année, au lendemain du passage de Zighoud et ses collaborateurs dans un douar de la région de Skikda, pour une campagne de sensibili-

Répression de la population par l'armée française, après les massacres du 20 Août 1955

sation pour la lutte armée contre l'occupation, une unité de l'armée française a pris d'assaut la maison où avait été organisée la rencontre, tuant son propriétaire et plusieurs membres de sa famille, et forçant au déplacement l'ensemble des habitants du village.

Après cette tragédie qui a mis en émoi les habitants de toute la région, Zighoud est revenu sur les lieux pour s'enquérir de la situation. Bouleversé à la vue de l'ampleur du drame, il harangua la foule en s'engageant à venger les victimes, et annonça que la riposte devait être aussi cruelle, pour démontrer au peuple que les moudjahidine étaient, eux aussi, capables de frapper fort.

C'est donc à partir de là que les combattants de l'ALN de cette zone commençaient à porter des coups durs à l'ennemi. La première action fut une embuscade contre les forces coloniales menée sur le tronçon entre Skikda et Collo. C'était le coup d'envoi d'une longue série d'attaques et de harcèlements annonçant la généralisation du combat libérateur dans toute la région. La riposte de l'armée coloniale ne s'est pas fait attendre : des renforts impressionnants furent envoyés dans toute la région, mais cela n'a pas eu raison de la détermination des insurgés. Au contraire, leurs actions s'intensifièrent et s'accélérèrent. C'était le moment pour organiser l'acheminement des armes et la mobilisation de la population, dans la perspective d'opérations toujours plus retentissantes.

C'est ainsi que, en quelques mois, des groupes se sont constitués dans le Nord-Constantinois, dont chacun était chargé d'une mission : une embuscade, un attentat ou une action de sabotage visant des infrastructures françaises et la destruction de moyens de communication. Le succès de ces actions en inspira d'autres et persuada Zighoud Youcef qu'il était, désormais, en mesure de planifier et de mener une action militaire d'envergure, susceptible de déstabiliser sérieusement les états-majors de l'ennemi.

L'idée était déjà dans la tête de Zighoud qui estimait que c'était le seul moyen aussi pour desserrer

# Le génie de Zighoud Youcef et l'offensive du 20 août 1955

LE 20 AOÛT 1955 N'ÉTAIT PAS SEULEMENT UN MOMENT DE RUPTURE TOTALE AVEC LES FRANÇAIS, MAIS ÉTAIT SURTOUT L'ÉPILOGUE DES DIVERGENCES PARTISANES INTERNES. AINSI, IL N'ÉTAIT PLUS POSSIBLE DÉSORMAIS DE CONTESTER LA DÉCISION PRISE PAR CES HÉROS QUI AVAIENT DÉCLENCHÉ LA LUTTE ARMÉE. SOIT ON EST ALGÉRIEN, ET ON EST AVEC LA RÉVOLUTION, SOIT ON S'ENGAGE AVEC LE COLONIALISME.

l'étau sur la Zone I, sur laquelle était alors concentrée l'armée d'occupation. C'est ce que lui avait suggéré Chihani Bachir, le successeur de Benboulaïd dans les Aurès, dans un message de détresse qu'il lui avait fait parvenir. Il a donc attendu que toutes les conditions, militaires, politiques et morales, soient réunies pour passer à l'action, en songeant à faire le plus grand coup d'éclat possible.

Retour du Roi Mohammed V de son exil à Madagascar

Fin juin, Zighoud convoqua ses hommes – ils étaient une cinquantaine – à une réunion décisive dans la région de Zeman, pour définir les tâches de chacun. C'est ainsi qu'il désigna, entre autres, Salah Boubnider, dit Sawt El-Arab, à la tête de la région d'El-Khroub, Ali Kafi à Zerga, et Abdelmadjid Lakehal-Ras à Smendou. Leur mission était d'évaluer les potentialités dans tous les domaines et de prendre le pouls des populations locales. Pour donner à son projet une dimension politique et un écho maghrébin, Zighoud choisit la journée du 20 août, qui rappelait l'exil forcé du roi du Maroc, Mohamed V, et les manifestations de protestation qui devaient s'en suivre. Le coup d'envoi de l'opération fut lancé à midi. En trois heures, ce fut l'embrasement général, avec un nombre de victimes effarant : 12 000 morts, côté algérien, et des centaines, côté français.

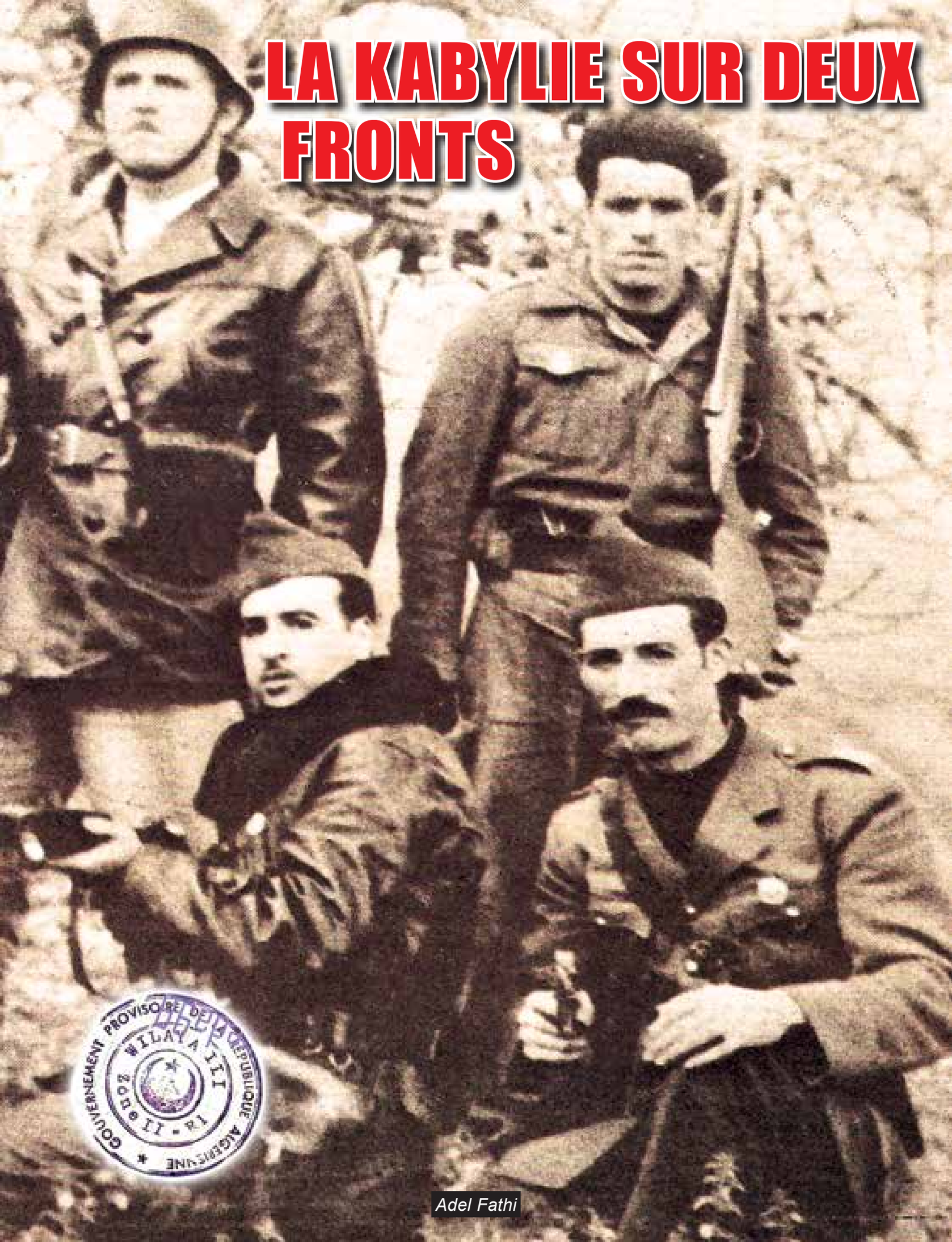
Chihani Bachir

Ali Kafi

C'est grâce cette grande offensive, pensée, planifiée et dirigée par Zighoud Youcef, que le monde entier a enfin ouvert les yeux sur la réalité de la colonisation en Algérie et la lutte du peuple algérien pour le recouvrement de sa liberté. Aucune propagande ne pouvait plus occulter la vérité à l'opinion mondiale.

*Adel Fathi*

# LA KABYLIE SUR DEUX FRONTS




Adel Fathi

***Les deux premières années de la Révolution furent éprouvantes pour la Zone III, dans la mesure où il fallait affronter l'ennemi sur deux fronts : lutter contre les groupes messalistes du MNA, qui étaient encore bien implantés en Kabylie et jusque dans les régions avoisinantes, et multiplier les actions de sabotage et de guérilla, surtout dans la région de la Soummam où étaient concentrés les premiers groupes de combattants de l'ALN.***

Cela dit, les débuts de la l'insurrection en Kabylie étaient encore plus difficiles que dans les autres zones du pays, notamment en raison du manque d'armement et de coordination. Ce qui n'empêchait le commandement de cette zone, à sa tête Krim Belkacem, de venir en aide à d'autres zones voisines, comme la Zone IV (l'Algérois et l'Ouarsenis) en butte à des carences sérieuses, en matière d'hommes et d'encadrement, pour être au rendez-vous. C'est ainsi que la Zone III dota la Zone IV en combattants dès les premiers jours de l'insurrection. Ce qui explique que la quasi-totalité des futurs chefs de la Wilaya IV soient issus de la Kabylie. Il faut savoir que les dirigeants kabyles s'étaient préparés à déployer 200 hommes dans la capitale.

Le paradoxe est que, au même moment, la Révolution peinait à trouver sa vitesse de croisière en Kabylie, où les premiers moudjahidine se plaignaient d'une grande pénurie d'armes de guerre, due en partie à une mauvaise coordination avec les dirigeants des zones habilités à acheminer des armes, notamment les Aurès.

*De g. à dr. : Krim Belkacem, Mohamedi Said (Si Nacer), Slimane Déhiles (Si Sadek) et le colonel Amar Ouamrane*

# Guerre de libération

## Histoire

Profitant de la concentration de l'armée coloniale dans la région des Aurès-Nemamchas durant les premiers mois de la Révolution, les chefs de la Kabylie se sont déployés pour poursuivre la campagne de sensibilisation et de mobilisation, palliant ainsi un déficit réel en la matière qui s'expliquaient principalement par l'activisme des messalistes dans la région.

Autre obstacle auquel Krim Belkacem et ses hommes devaient aussi faire face dès 1955, c'était le danger des complots qui leur étaient tendus par l'ennemi. Pour les services de renseignements français, il fallait à tout prix isoler la Kabylie d'Alger et des autres régions du pays et tenter ainsi de réduire « l'effet de contagion » dans le reste du pays. Premier complot montée par les services secrets français contre les maquis de la Zone III, l'affaire dite «l'Oiseau bleu », témoigne à la fois du machiavélisme du pouvoir colonial et de l'âpreté de la bataille de renseignement qui sera acharnée et déterminante sur le terrain.

Krim Belkacem et Mohand Oulhadj

Les services français avaient mis en place ce plan diabolique qui, de novembre 1955 à septembre 1956, devait monter des habitants de la région contre d'autres habitants, en jouant sur les rivalités tribales et, en même temps, sur le conflit avec les messalistes. Le but était de semer la discorde et d'encourager les combattants de l'ALN et leurs soutiens à s'entretuer. Ce plan visait clairement à créer des «contre-maquis», ou ce qui était appelé la «force K», en recrutant au sein de la population locale des éléments n'appartenant pas au FLN. Mal renseignés, les services ennemis étaient loin de se douter qu'un grand nombre des éléments qu'ils considéraient comme étant leurs agents étaient, en fait, des militants FLN, agissant sous les ordres directs de Krim Belkacem. Celui-ci avait trié les éléments les plus loyaux et les plus aguerris pour les faire passer pour des membres de la «force K». L'ironie du sort est que l'armée co-

Au Congrés de la Soummam. 1- Krim Belkacem. 2- Amar Ouamrane. 3- Colonel Amirouche

loniale les avait équipés des armes les plus modernes. Les moudjahidine et leur chef en étaient sortis doublement gagnants !

Si les dirigeants de l'ALN ont réussi à déjouer cette manœuvre, grâce au génie de Krim Belkacem, les services ennemis ne s'avouaient pas vaincus. Ils expérimenteront, quelque temps plus tard, d'autres stratagèmes, dont certains eurent des effets dévastateurs sur le moral des moudjahidine, à l'image du complot dit de la Bleuite (1957) qui déstabilisera longtemps la région et fera beaucoup de victimes dans les rangs de l'ALN.

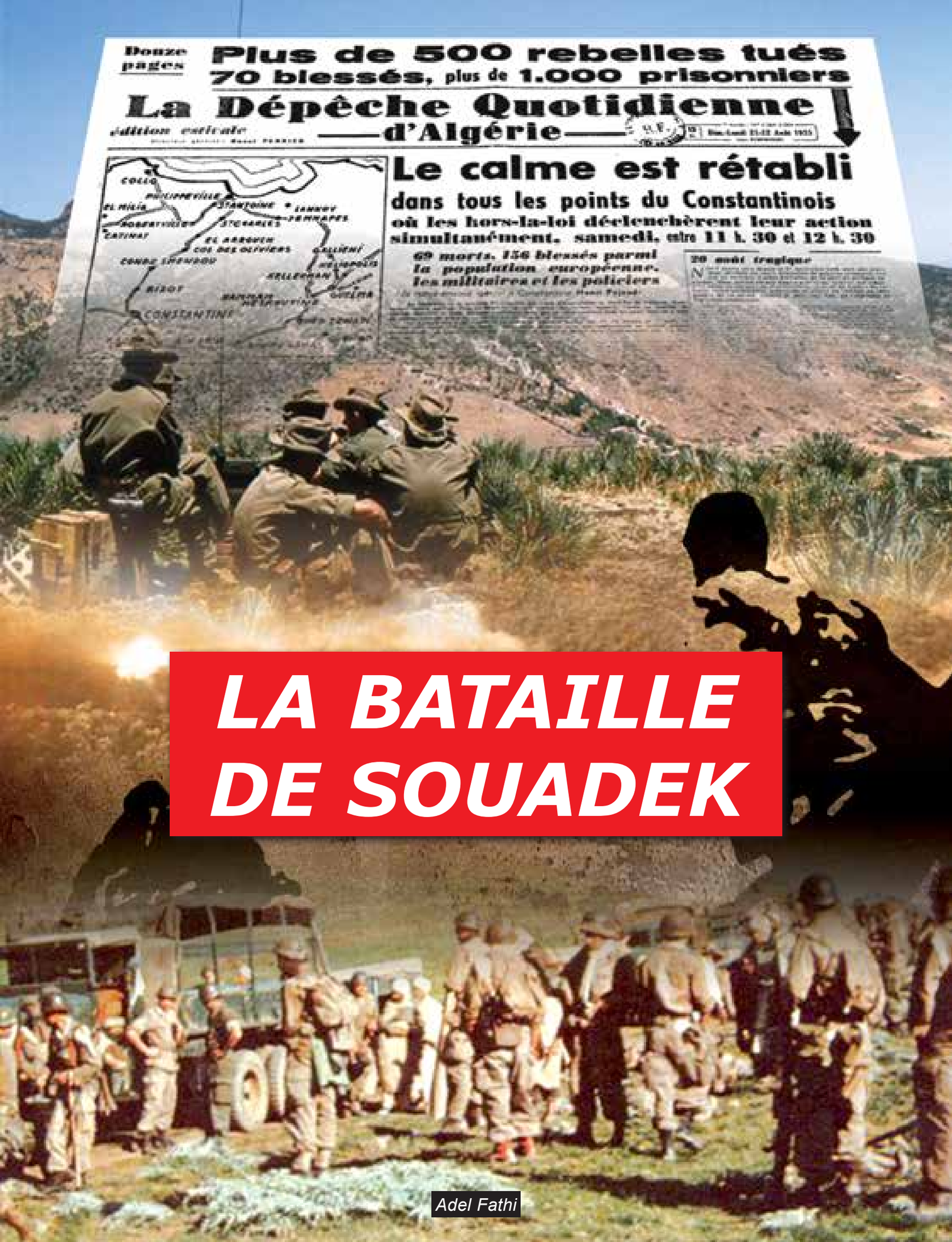
Debout de Dr à g . Ali Kafi, Krim Belkacem, Lakhdar Bentobal, Benyoucef Benkhedda, Hocine Rouibah et d'autres maquisards. Photo prise en 1957 en Wilaya II

Durant la période qui précéda le congrès de la Soummam, qui fut organisé au cœur même de la Kabylie, cette région avait connu d'autres épisodes dramatiques, qui étaient autant d'épreuve pour les responsables de maquis locaux, dont le souci majeur à l'époque était de pénétrer tous les douars et d'obtenir ainsi l'adhésion des populations. L'exemple de la «nuit rouge de la Soummam», en Basse-Kabylie, où les combattants de l'ALN, sur ordre d'un officier, lui-même couvert par ses chefs hiérarchiques, provoquèrent, en avril 1956, une grande tuerie contre des villageois soupçonnés de collaborer avec l'armée coloniale. Il aura fallu l'intervention de hauts responsables de l'ALN pour stopper la machine infernale.

De g. à dr. : Youcef Zighoud, Abane Ramdane, Larbi Ben M'hidi, Krim Belkacem et Amar Ouamrane

Heureusement que le congrès de la Soummam, qui eut lieu quatre mois plus tard, est venu mettre fin, momentanément soit dit en passant, à cette spirale de violence fratricide qui menaçait sérieusement la Révolution dans cette région.

*Adel Fathi*


Douze pages
Plus de 500 rebelles tués
70 blessés, plus de 1.000 prisonniers
La Dépêche Quotidienne
d'Algérie
édition extrême
Le calme est rétabli
dans tous les points du Constantinois
où les hors-la-loi déclenchèrent leur action simultanément, samedi, entre 11 h. 30 et 12 h. 30
69 morts, 156 blessés parmi la population européenne, les militaires et les policiers
20 août tragique
CONSTANTINE
LA BATAILLE DE SOUADEK
Adel Fathi

# Guerre de libération

## Histoire

***Il s'agit sans doute de l'une des batailles les plus retentissantes, avec celle d'El-Djorf dans la Zone I, qui ont réussi à propulser la lutte armée contre l'occupation à un moment où l'armée ennemie croyait être venue à bout de la « rébellion » dans la région de l'est du pays.***

La bataille du douar Souedek à Smendou, dans le Nord-Constantinois eut lieu le 18 janvier 1955, et fut le prélude à la grande offensive qui eut lieu à Skikda le 20 août de la même année, sous la conduite de Zighoud Youcef. Cette bataille porta en même temps un grand coup à la Révolution, avec la mort au champ d'honneur, lors de cet accrochage avec l'ennemi, d'un des six pères du 1er Novembre, et chef de la Zone I, à savoir Didouche Mourad.

Avec Zighoud Youcef, son compagnon d'arme et son successeur dans le Nord-Constantinois, Didouche Mourad a réussi, en un laps de temps court, à jeter les bases d'une organisation politico-militaire qui allait affronter l'une des plus grandes puissances militaires de son époque. Homme politique racé et stratège militaire hors pair, il fut le premier chef de zone (future wilaya) à tomber au champ d'honneur. Il n'avait alors que 28 ans.

Didouche Mourad

Zighoud Youcef

Très peu de témoignages ont été publiés sur cette bataille. Mais un chercheur algérien, Allaoua Amara, qui est vice-recteur de l'université des sciences islamiques Emir-Abdelkader de Constantine, a épluché une somme considérable d'archives françaises, jamais exploitées auparavant, sur le déroulement de cette bataille qui, en son temps, avait défrayé la chronique. Dans le lot de ces documents aussi rares que précieux, il y a un rap-

port élaboré deux jours après la fin de la bataille et portant la date du 20 janvier 1955. Ce document de cinq pages comporte quatre photographies et un message de félicitations adressé par le maire d'Aïn-Beida suite à « l'élimination des hors-la-loi » et donne une description détaillée de cet accrochage.

Lors de cette bataille qui a fait sept morts, dont Didouche Mourad, un moudjahid, Abdelkader Mesbah a été arrêté et un autre, Ali Saïd Chaouki, grièvement blessé. «André Filal, inspecteur général et rédacteur du rapport, est arrivé en compagnie du procureur général, Camile Kayoule, au lieu de l'opération afin de collecter toutes les informations se rapportant à la bataille de Douar Souadek», rapporte le document en question.

Le rapport qui s'appuie sur les déclarations d'Abdelkader Mesbah, indique que le commandement de la Zone II (Nord-Constantinois) avait décidé de former deux groupes : le premier, implanté à Mechta El-M'ghaiziya, est dirigé par Didouche Mourad, alias Abdelkader, alors que le deuxième, conduit par Boudarsa, alias Aïssa, est installé à Douar El-Ghrazla.

Par ailleurs, le rapport, selon lequel « Abdelkader » dirigeait le groupe de Mechta El-M'ghaiziya, confirme que les services secrets français n'ont pas réussi à suivre les mouvements des premières unités de l'Armée de libération nationale (ALN). Si les déclarations prétendent que les services français avaient l'œil sur Didouche

Mourad et ses opérations dans le Nord-Constantinois, les écrits traitant de la bataille du Douar Souadek apportent une version contraire des faits, d'autant que les autorités françaises ignoraient, du moins jusqu'à ce 20 janvier 1955, que « Abdelakder » était le nom de

guerre de Didouche Mourad.

En troisième page, le document évoque l'identité des « hors-la-loi » abattus par l'armée française, en mentionnant un nom, avec un crayon de cahier, sur chaque numéro de cadavre, et en laissant celui de Didouche à la fin, en inscrivant uniquement son pseudonyme, preuve que son identité n'était pas encore, jusqu'à cet instant, connue. Quelques caractéristiques y sont mentionnés : âge : environs 35 ans (il n'en avait en réalité que 28 !) ; taille : 1 m 75, cheveux noirs, moustache à l'américaine, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon civil bleu.

Les autres chouhada eurent droit à des descriptions tout aussi détaillées, bien que, parfois, aléatoires. Il s'agit de Bengharsallah Belgacem dit Bendriss, Ayache Youcef, Abbas Bouchriha, Belloucif Ali, Karboua Mohamed et Naas Ammar.

Evoquant le déroulement de la bataille, le rapport de l'armée française parle d'un accrochage d'une patrouille de gendarmerie de Smendou, le 18 janvier 1955 à 8 heures et demie du matin, au douar Souadek, et plus précisément à mechta Graoua, avec un groupe de « hors-la-loi » embusqués dans les maquis et les grottes longeant Oued Boukerker. Les moudjahidine ont été, d'après la même source, les premiers à ouvrir le feu, abattant ainsi un gendarme et en blessant un autre. Des unités de la gendarmerie mobile et de la sécurité républicaine sont

vite appelées en renforts, sous la conduite du commandant M. P. et du capitaine P. L'accrochage a duré jusqu'à la tombée de la nuit.

Le rapport précise que « sept cadavres de combattants algériens ont été recensés, et un blessé, nommé Mesbah Benaïssa, a été capturé». Lors de l'interrogatoire, le captif aurait avoué son appartenance au CRUA à Smendou (actuelle commune de Zighoud-Youcef), et aussi sa participation, avec un groupe d'une vingtaine de moudjahidine, à l'attaque de la gendarmerie de Smendou, durant la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1954, sous la direction de Zighoud Youcef.

*Adel Fathi*

# LA BATAILLE D'EL DJORF, UN HAUT FAIT D'ARME DANS LES AURÈS-NEMEMCHAS

***La bataille d'El Djorf, le 22 septembre 1955 sur la montagne éponyme distante de 100 km au Sud-ouest de la ville de Tébessa, demeure 65 ans après, encore présente dans la mémoire collective nationale au regard de sa grande importance militaire et symbolique.***

Ce haut-fait d'arme, qui s'est déroulé sur deux semaines entières, intervenait quelques semaines seulement après l'offensive du Nord-Constantinois (20 août 1955) durant la toute première année de la glorieuse Révolution de novembre 1954 et constitue la troisème plus importante opération militaire dans toute la région 1 historique Aurès-Nememchas.

Les chefs de la Révolution avaient surnommé leur tactique durant cette bataille « tactique de l'assaut montagneux » qui consiste à utiliser les grottes et les rochers en attirant l'ennemi vers des sites où il lui sera difficile de tirer avantage de sa suprématie aérienne, ajoutent les historiens qui notent que ces faits sont également attestés par nombre d'officiers français dont Pierre Clostermann dans son ouvrage Appui-feu sur l'Oued Helaïl.

Pierre Clostermann

Abbas Laghrour

Cette manœuvre a été accompagnée par une répartition judicieuse des djounoud en petits groupes et une utilisation optimale et rationnée des munitions et des

*Photo rare prise en 1954. 1- Abbas Laghrour. 2- Mostefa Benboulaid. 3- Sidi Henni. 4- Mamoun Khaldi*

provisions. La bataille avait coïncidé avec l'arrivée d'une caravane d'approvisionnement en armes et munitions introduite de Tunisie ainsi qu'avec la vaste opération militaire engagée par l'armée d'occupation française, de Oued Larab à Khenchela jusqu'aux piémonts des montagnes Nememchas sur les frontières algéro-tunisiennes, marquée par plusieurs batailles dont Ezzarka et Oum Lekmakem.

La plupart des chefs de la Révolution de la région 1 historique dont Chihani Bachir, Abbas Laghrour, Adjel Adjoul, El Ouardi Guettal et Ferhi Saï ont pris part à cette bataille, mais la cause directe de la bataille a été les rencontres ayant permis l'obtention de l'appui de la population et tenues à Ras Ettarfa près du mont El Djorf.

Le premier engagement militaire a eu lieu le 21 septembre 1955 lorsque le groupe du chahid Mohamed Adjroud s'est opposé à une force de l'ennemi près de la région de Fertota.

Le matin du 22 septembre 1955, des renforts militaires français ont été dépêchés vers El Djorf. Charayet Lazhar, qui se trouvait à Djebel Labiodh, a informé l'état-major de l'ALN du mouvement des forces françaises stationnées à Bir El Ater et Chréa en conseillant le retrait. Le même jour, le bachagha de Khenchela a également conseillé de se retirer du Djorf dans une lettre à Chihani Bachir qui avait pris le commandement de la Région-1 historique après

Lazhar Cheriet à gauche

l'arrestation, le 12 février 1955, par l'armée française de son premier chef Mustapha Benboulaïd.

Au total, 300 moudjahidine avaient participé à cette bataille, selon les témoignages de Ali Boulaâress, El Ouardi Guettal et Brahim Boughrara.

L'armée française a encerclé le mont El Djorf par 40.000 soldats appuyés par l'artillerie et l'aviation. Au bout de 4 jours de résistance acharnée, les djounoud de l'ALN ont fini par briser l'étau. 120 martyrs sont tombés durant les accrochages et l'armée française, défaite, a dirigé ses représailles, comme à son accoutumée, contre la population civile des villages et dechra de la région.

**El Djorf, la bataille qui a hâté l'internationalisation de la cause algérienne**

Hautement chargée d'héroïsme et de défi pour les moudjahidine, cette bataille a contribué aux efforts d'internationalisation de la cause algérienne et montré au monde que ce qui se passait en Algérie se déroulait sous une direction politique et militaire appuyée par tout un peuple. Sur le plan national, ce franc succès militaire a relevé le moral des moudjahidine de l'ALN et renforcé leur détermination à arracher à l'occupant la souveraineté nationale.

Cette bataille a aussi ouvert la voie à une nouvelle étape dans le combat libérateur et mis à nu la thèse coloniale selon laquelle l'Algérie ne connaissait que de simples troubles causés par des groupes de hors la loi.

Selon le moudjahid Laïd Bouguetaf, 700 soldats français ont été tués et 350 autres blessés dans cette bataille, dirigée par Chihani Bachir, Ferhi Saïd, Adjel Adjoul, Abbas Laghrour et El Ouardi Guettal.

Mostefa Benboulaid et ses compagnons d'armes

# L'action populaire dans la concrétisation des objectifs politiques de la guerre de libération

*Par Boualem Touaright*

***Au début du mois de janvier 1957, la direction du FLN préparait une action d'envergure de grande portée politique, une grève générale des populations algériennes qui devait durer huit jours. Le CCE (Comité de coordination et d'exécution) voulait profiter de la prochaine tenue de l'Assemblée générale des Nations unies pour inscrire la question algérienne dans les débats et surtout montrer l'adhésion du peuple algérien à l'objectif d'indépendance et à la représentativité du FLN. Le 19 juin 1956, treize Etats afro-asiatiques avaient saisi le Conseil de sécurité de la question algérienne. Le Conseil avait alors décidé de ne pas l'inscrire par 7 voix contre 2 et 2 abstentions.***

***Le 18 juillet 1956, la conférence de Brioni présidée par Nasser, Tito et Nehru et qui devait jeter les bases d'un mouvement des non alignés a constitué une grande victoire diplomatique pour la Révolution algérienne. Le 13 octobre 1956, cinq pays arabes et cinq pays asiatiques demandent l'inscription de la question algérienne à l'ordre du jour de l'Assemblée générale des Nations unies. Le 15 novembre, le bureau de l'Assemblée générale donne suite. Ce fut une autre grande victoire diplomatique pour la Révolution algérienne. Et finalement, la victoire fut complète avec l'adoption, le 15 février 1957, par l'Assemblée générale d'une motion dans laquelle elle « exprime l'espoir que, dans un esprit de coopération, une solution pacifique, démocratique et juste sera trouvée par des moyens appropriés conformément à la Charte des Nations unies. »***

***La grève des huit jours a été une action destinée à l'opinion publique internationale pour détruire la propagande colonialiste qui voulait faire passer la Révolution comme revendication d'une minorité de la population, dirigée par un mouvement politique (le FLN) non représentatif et entraînant la population par la contrainte. La décision de lancer une grève de huit jours a été éminemment politique et a prouvé la volonté d'indépendance des Algériens et la représentativité du FLN. La grève a eu de profondes répercussions dans l'opinion mondiale.***

# Guerre de libération

## Histoire

### Le pouvoir colonial décide d'employer la force brutale

L'annonce d'une prochaine grève déclencha une véritable panique au sein du gouvernement français. Les autorités politiques décidèrent d'user de la répression la plus brutale et accélérèrent le transfert des pouvoirs de police aux militaires qui manœuvraient dans ce sens depuis longtemps, convaincus que seule la répression la plus féroce pouvait mener à une victoire totale sur le FLN et à la fin de la guerre. Les militaires français acquis à la répression, allèrent jusqu'à fomenter l'assassinat d'Amédée Froger, maire de Boufarik, président de l'association des maires, partisan résolu de la répression brutale contre les populations algériennes, pour déclencher un déchainement de violences contre les populations algériennes et briser ainsi toute possibilité de rapprochement entre les deux communautés. Le gouverneur général de l'époque, Robert Lacoste, avait estimé qu'il n'y avait qu'une seule solution : casser la grève et vaincre militairement le FLN. Pour lui, ce devait être l'affaire des militaires. Le préfet Serge Baret céda ses pouvoirs de police au général Massu, commandant la 10e division parachutiste. Celui-ci, pour contrer la grève installa ses régiments dans la ville, en particulier dans les écoles et les immeubles en construction, réquisitionnés pour l'occasion. On installa des équipes spécialement chargées de la torture généralisée pour obtenir des renseignements et interroger sans ménagement toute personne suspectée de sympathie, même lointaine envers le FLN. Dans la Casbah d'Alger, règne la terreur. Les parachutistes ont occupé les maisons situées en hauteur. Les portes des maisons sont enfoncées ; on fait sortir les hommes par la force pour les obliger à aller travailler. A peine réveillés, les habitants sont tirés dehors, les maisons saccagées. Les hommes sont embarqués dans les camions, ceux qui protestent sont aussitôt arrêtés pour interrogatoire, Des camions pénètrent par les rues assez larges où ils peuvent circuler. Les devantures des magasins sont arrachées « et on laisse faire le pillage des magasins restés vides ». Les services d'action psychologique de l'armée française ont installé des haut-parleurs et fait défiler des fanfares, entrecoupées de discours à la population. On installe des centres de tri dans différents quartiers pour interroger les éléments considérés comme suspects. On fait faire à ceux qui ont des positions dominantes, les instituteurs, les cadres par exemple, des tâches humiliantes, comme ramasser les ordures à la main.

### L'armée française s'allie aux extrémistes de la minorité européenne

La grève des huit jours a eu une grande portée sur la scène internationale comme elle a été à l'origine

Amédée Froger

d'un grand courant de sympathie en faveur de la lutte du peuple algérien pour son indépendance, face aux mesures de répression qui se sont abattues sur la population algérienne pour tenter de briser cette grève. Le colonialisme montra son vrai visage avec la répression sauvage des populations algériennes et le déchainement de la violence raciste de la part des activistes de la minorité européenne soutenus par les militaires de plus en rébellion ouverte contre le pouvoir politique français accusé de vouloir chercher la négociation avec la direction du FLN. L'objectif politique du FLN avait été atteint : montrer que les Algériens étaient acquis à l'idée d'indépendance et qu'ils suivaient le FLN. La propagande colonialiste présentait le peuple algérien comme désireux de soutenir la présence française et opposé à un FLN qui imposait ses points de vue par la force. Le FLN a fait circuler un tract où il rappelle ses objectifs : *« L'opinion internationale a les yeux fixés sur vous. Montrons au Monde que notre peuple veut l'indépendance ! »*

## Les artistes algériennes se mobilisent

Le général Massu, chef de la 10e division parachutiste désormais en possession de tous les pouvoirs de police à Alger, décida d'employer la manière forte pour briser la grève. L'organisation clandestine de l'ALN élargit la mobilisation de ses militants et sympathisants pour soutenir les populations en grève. Le 20 janvier 1957, Yacef Saadi, responsable des groupes ALN d'Alger, organisa la réunion d'une trentaine de personnalités féminines du monde des arts et de la chanson, parmi lesquelles Fadila Dziria, Farida Saboundji, Goussem Madani, Fatma Zohra Achour dite Aouicha, etc. Elles étaient honorablement connues de la population et pouvaient s'introduire auprès des familles. Elles furent chargées de convaincre les populations et surtout d'organiser la solidarité avec les nécessiteux qui avaient des ressources faibles et irrégulières et qui ne pouvaient supporter plusieurs jours de grève. Honorablement connues par les populations algériennes qui les appréciaient, ces artistes pouvaient facilement s'introduire dans les familles sans attirer l'attention, notamment lors de fêtes. Elles furent chargées de distribuer des bons d'achat portant le cachet du FLN que les commerçants sympathisants acceptaient d'honorer avec la promesse d'un règlement après la fin de la grève. Ces commerçants avaient été prévenus par les militants du FLN et s'étaient engagés à constituer des stocks de produits de première nécessité et de servir les populations munies de bons délivrés par le FLN.

## Suspendre l'action armée pendant la durée de la grève

Le FLN donna des instructions précises aux populations algériennes. Il fallait faire des provisions, secourir les nécessiteux, héberger les sans-abris et éviter de sortir. Toute action militaire avait été suspendue, certains combattants devant même restituer leurs armes à leurs responsables respectifs. La grève connut un large succès. La solidarité au sein des populations algériennes fut renforcée. Le colonialisme montra son vrai visage, les activistes de la minorité européenne déchainèrent leur haine raciste et appuyèrent les militaires dans leur rébellion contre le pouvoir légal. Les militants du FLN plongèrent dans la clandestinité totale. Un tract du FLN avait précisé : *« Pour la durée de cette période, toute espèce d'action armée ou d'attentats est suspendue. Les militants ont l'obligation de remettre leurs armes aux responsables… »* Le FLN avait demandé à ses militants de ne pas circuler dans les quartiers européens et d'éviter les réunions dans des lieux clos.

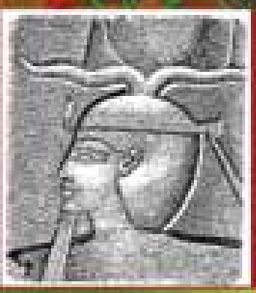
## Les conséquences politiques de la grève: un grand succès diplomatique

La grève montra au monde l'attachement des Algériens à l'idée d'indépendance et leur adhésion au FLN qui montra son influence sur la population algérienne. Le FLN put contrer la propagande colonialiste qui affirmait que le FLN était composé de fanatiques qui s'imposaient à la population algérienne par la terreur. Le déchainement de la haine raciste qui accompagna la répression des populations algériennes durant la grève des huit jours eut de profondes répercussions et sur l'opinion mondiale et sur l'opinion française. On condamna le recours généralisé à la torture et les graves atteintes au droit des Algériens. Le système colonial dévoila sa vraie nature. Au sein de l'opinion française, des voix s'élevèrent : des syndicalistes, des écrivains, des hommes de culture protestèrent contre les crimes : exécutions sommaires, tortures, enlèvements et disparitions, etc. La guerre d'Algérie acquit sa dimension populaire et s'imposa sur la scène internationale comme symbole de la lutte pour la liberté. Elle permit de souder davantage les populations algériennes en organisant la solidarité au profit des plus démunis. Les populations algériennes renforcèrent leur cohésion et leur attachement à l'indépendance autour du FLN. Au sein des populations algériennes résidant en France, la lutte politique s'intensifia et le FLN réussit à isoler les partisans du maintien de la présence française, notamment regroupés au sein du mouvement messaliste durement opposé au FLN.

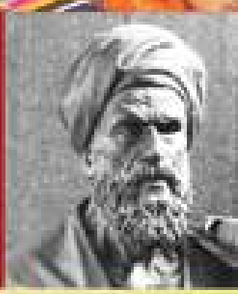
*Boualem Touarigt*

Yennayer, le retour aux sources des Banu Mazigh

Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre



# L'ALGÉRIE RETROUVE SES REPÈRES AMAZIGHS



***Voilà consacré enfin dans les textes officiels en Conseil des ministres, Yennayer, Nouvel An Amazigh le 12 janvier de chaque année, comme journée chômée et payée. Cette décision historique confirme l'attachement de notre Nation aux sources plusieurs fois millénaires de notre amazighité. Elle met fin à une situation qui a duré depuis la crise berbère de 1949 appelant les dirigeants du Mouvement national de libération à reconnaître les éléments de notre identité nationale. Le temps a fini par reconnaître cette légitime revendication grâce à la clairvoyance et au sens des responsabilités de tout un chacun.***

Abdelhamid Benbadis

Depuis la ville de Constantine, ville de Massinissa, l'imam Abdelhamid Ibn Badis ne signait-il pas ses contributions dans les journaux de l'époque El Mountaqid, Echiheb et El Bassaïr sous la plume d'Ibn Badis le Senhadji, une des tribus berbères de notre arbre généalogique et socle identitaire de l'Algérie en lutte contre toute forme d'oppression et d'atteinte à sa personnalité ? Abdelhamid Ibn Badis, cet infatigable messager de la foi, qui a scruté de son temps les pages de notre histoire, sait combien nous devrions revenir à nos sources, lui, qui a trouvé cette Nation formée et existante, qui a sa propre culture, ses habitudes, ses rites, ses mythes et ses mœurs.

## Yennayer au palmarès de notre histoire millénaire

Et si l'Algérie vient d'inscrire dans le palmarès de notre histoire pluriséculaires une des revendications légitimes de notre peuple en effaçant d'une manière irréversible ce déni aux racines amazighs de notre peuple, elle tire aussi sa généalogie des référents identitaires qu'a énoncés Ibn Badis dans son triptyque doctrinal. Après avoir constitutionalisé la langue amazighe et son officialisation, l'Algérie vient de réhabiliter un des fondements de sa personnalité nationale.

Et pour exprimer aux générations futures cette appartenance généalogique, il confirme en plus l'entrée en vigueur de Yennayer comme jour de l'An amazigh, les préparatifs pour la création d'une

Académie de la langue amazighe en plus du Commissariat à l'amazighité qui existe déjà depuis plus de trois décennies.

Ainsi aux confluences des grandes civilisations qui ont marqué notre histoire, notre pays est l'un des rares dans le monde à célébrer trois fois le nouvel an, marquant à la fois notre attachement à nos valeurs mais également s'inscrivant dans l'humanité. Nous venons de fêter le Nouvel An dit grégorien le 1er janvier du calendrier grégorien devenant universel ou civil, institué par le pape grégorien XIII en 1582. Evidemment avec l'arrivée des Romains l'empereur Jules César avait instauré le calendrier Julien dès l'an 45 av. J.-C.

## Yennayer célébré dans la convivialité familiale

Tout ceci a fait que le calendrier amazigh qui intervient chaque année le 12 janvier, avait été gommé pour laisser place au nouvel an grégorien. Presque partout dans nos régions, Yennayer, qui est le nouvel an amazigh, a été toujours célébré dans la convivialité familiale.

S'il faut revenir à l'Histoire, on note que l'avènement de Yennayer est intervenu en l'an 951 av. J.-C. En effet, les Imazighen ont eu à s'affirmer aux Rois Pharaons notamment le rite organisé à la mort de Namart, père de Sheshnaq I, fondateur de la 22e dynastie des Pharaons. Il faut dire qu'en l'an 950 av. J.-C., à la mort de Pharaon Psoussenses, un Amazigh nommé Sheshnaq a été élevé au rang de Pharaon d'Egypte. Il devient la première autorité de toute la région du Nil en fondant sa capitale Bubasties. Yennayer est une fête qui plonge ses racines au profond des millénaires d'histoire. Comme toute fête, les gens se soumettent à des rites.

## Yennayer symbole de la richesse et de la fertilité

Yennayer est symbole de la richesse. Le rituel « asfel » purifie les lieux et expulse les forces maléfiques. A ce jour en Kabylie, chez les Beni Snous dans la région du Khemis, région de Tlemcen, dans les Aurès, Yennayer est célébré avec un couscous à la viande provenant d'un animal sacrifié dans le strict respect des croyances marquant l'événement.

Yennayer de cette année intervient à un moment où notre pays

*Gravure d'un relief de Sheshonq 1er trouvé à Karnak.*

retrouve la sérénité du cœur et la communion du peuple avec son Président nouvellement élu. Un bon signe des retrouvailles d'une bonne année qui commence. Des sept légumes cuits avec de la viande et les pieds de l'animal égorgé, la nouvelle année apporte son lot de moissons. Mais on prépare des crêpes (sfendj) et des trids dans certaines localités. En ce jour, on casse les noix, les amandes et on fabrique des gâteaux avec des œufs. Toute cette tradition plu-

sieurs fois séculaire est suivie dans les hauts lieux de notre pays où la population reste attachée à cette pratique rituelle.

### *Azul yennayer-assugaz amagaz Yennayer-2970- la Kabylie aufirmamentdeszaouias*

Dans ce moment du nouvel an amazigh, nombreux sont ceux qui se rendent dans les zaouïas qui sont nombreuses dans la région de la Kabylie telles que : zaouiat Ben Abderrahmane d'Aït Smaïl, de Sidi-Sahnoun de Djamaâ Saharidj, celle du cheikh Mohand Ould Hocine d'Aïn El-Hammam ou de Sidi-Ali Moussa des Maâtkas, de Sidi Mansour de Timizart, de Sidi-Bahloul d'Azazga, de Sidi Khelifa d'Azefoun, de Cheikh Ouhadj de Djemaâ Saharidj, de Sidi-Beloua de Tizi-Ouzou, la zaouïa de Ouled Ouali Cherif d'Akbou, de Sidi M'hand Ouhedad de Tifra, de Sidi Ahmed Ouyahia d'Amalou, de Sidi Saïd de Seddouk, de Sidi-El-Djoudi dans la contrée du Guergour et d'Amizour, zaouïa Boukharouba des Ouled Rachid, Zaouiat El-Amoura de Sour El-Ghozlèn, etc.

En ce nouvel an, il y a beaucoup de chants, de medhs. Le peuple qui fêtera l'année hégirienne, considère Yennayer comme une fête qui s'inspire de nos valeurs ancestrales, de l'amour de la terre depuis la Numidie. Signe de prospérité et de renouveau, Yennayer apportera avec l'aide de Dieu, paix et sérénité de l'âme. Une pieuse pensée à tous ceux de nos morts qui ont milité pour l'avènement de cette reconnaissance par la Nation. Ainsi se construisent les Nations qui fondent leur existence au respect de leur histoire et de leurs héros

### *Yennayer premier mois de l'année dans le calendrier amazigh*

Enfin les douze mois du calendrier amazigh : Yennair, Forar, Meghras, Ibrir, Mayyou, Yunyou, Ghuchit, Chtember, Ktober, Wambarr, Djember. Tout cela correspond aux activités agricoles, à la fertilité et aux moissons. Ceci pour exprimer que le Nouvel An est une symbolique annonciatrice de l'abondance. Yennair est un retour aux sources, un ressourcement au profond de nos origines amazighes.

Le peuple algérien fête le Nouvel An Hégirien en tant que musulman selon le cycle lunaire, c'est l'avènement de l'ère musulmane appelée Awwal Mouharam.

Que cette nouvelle année amazighe soit pour notre peuple, l'année de la prospérité, toujours dans la réconciliation nationale et le grand pardon.

### *Ressourcement renouvelé de nos racines*

Des Béni Snous aux confins de la Kabylie en passant par les Aurès et la région Sud de notre pays, les familles algériennes fêtent Yennayer en guise de ressourcement renouvelé à nos racines. Une fête où on remet au goût du jour les plats de l'art culinaire lié avec le rituel ancestral qui l'entoure dans toute la spiritualité, la baraka des saints et l'allégresse. Yennayer ce premier mois du calendrier amazigh remonte ses origines depuis les millénaires dans cette contrée nord-africaine.

Il faut dire que le calendrier Julien officialisé à Rome par Jules César en l'an 45 avant J.-C, a été inventé par l'astronome et philosophe grec Sogicène d'Alexandrie, s'inspirant partiellement de l'antique calendrier égyptien, qui organise l'année civile en tentant de l'identifier à la seule année tropique ou année solaire. Au 2e siècle avant J.-C., l'année se compose d'environ 365,242 jours et l'année julien en compte365,25 jours lesquels se décomposent en 12 mois de 28, 30 et 31 jours ainsi qu'un jour intercalaire tous les quatre ans (année bissextile).

Le calendrier julien est le premier construit selon une observation fine de l'écliptique solaire. Il est considéré aujourd'hui comme calendrier universel ou calendrier grégorien né d'une réforme par le pape Grégorien XIII le 4 octobre 1582.

Il faut dire que Rome projeta sa puissance en Afrique du Nord dans le cadre d'une politique d'expansion impériale de colonisation de la conquête de Carthage (146 avant J.-C.), du démembrement du

royaume numide de Juba 1er (46 avant J.-C.) et enfin de l'administration directe de la Maurétanie suite à la mort du roi Bocchus 2 (33 avant J.-C.). Rome établit ainsi son empire à travers toute l'Afrique du Nord.

Cette conquête est restée cinq siècles jusqu'à la prise de Carthage par le roi vandale Genséric (439 après J.C). Donc il existe en Afrique du Nord des traces anciennes de la célébration de la fête du Nouvel An Yennayer appelé calendes de janvier chez les Romains.

C'est Terrulien de souche africaine qui nous fournit cet élément, né et mort à Carthage, dans son ouvrage De l'Idolâtrie composé en 212 après J.-C.

Cette illustration concrète de la célébration des calendes d'Ianiarius se trouve parmi les mosaïques du calendrier mural retrouvé sur le site de l'antique Thysdrus (El Jem, Tunisie) daté entre 222 et 235, remarquablement bien conservé, représentant les quatre saisons et les mois.

La figure symbolisait Ianiarius qui représente deux hommes se donnant l'accolade. A l'arrière-plan on distingue une « galette, le reste étant des fruits ». (Voir Christophe Huguenot dans Rome en Afrique Flammarion, Paris, 2000) et Œuvres de Terrulien, tome deuxième d'Eugène Antoine Genoude Louis Vives, Paris, 1852 ainsi que le Calendrier de Thysdrus de Louis Foucher CNRS, Paris 2000).

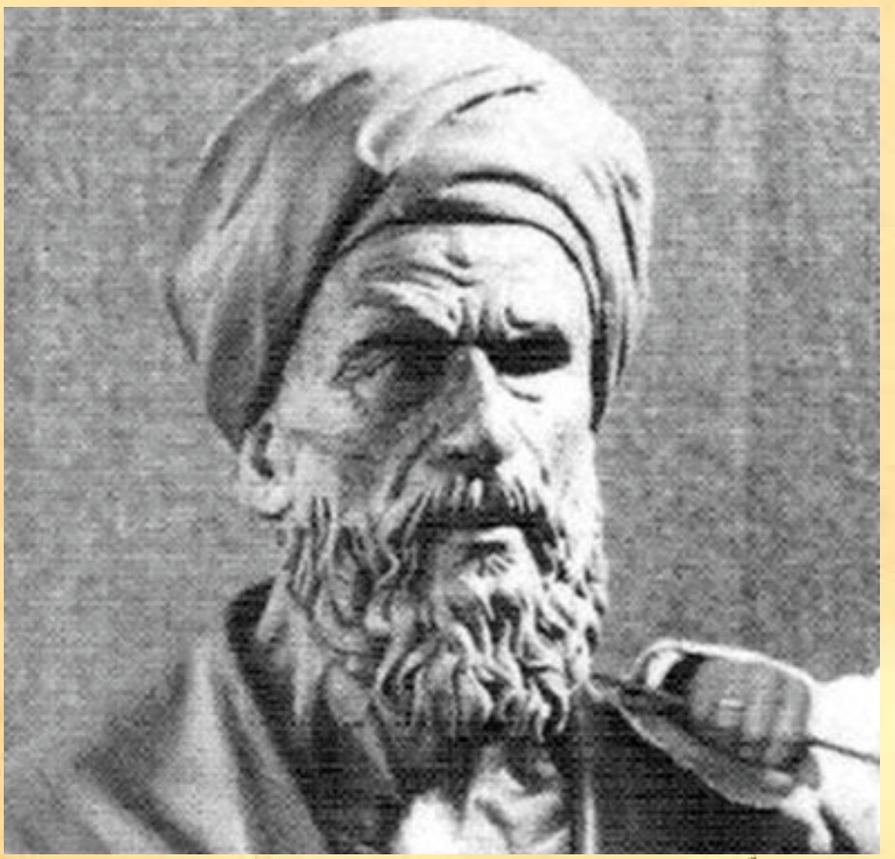
Enfin une troisième attestation de l'ancrage des célébrations de la fête de Ianus dans l'Afrique du Nord de l'époque romaine nous est donnée un siècle et demi plus tard par Saint Augustin d'Hippone (354/430) qui condamne les calendes de Janvier en tant que fête du Nouvel An comme étant des survivances de cultes païens à éradiquer dans « la Cité de Dieu »

## Ianiarius est-il l'ancêtre de Yennayer ?

Il s'avère donc que durant plusieurs siècles d'occupation romaine les fêtes d'Ianiarus, ancêtre de Yennayer, ont été célébrées en Afrique du Nord. Saint Augustin est la dernière source latine africaine évoquant les calendes de Janvier.

Avec les « Fatihines », les adeptes de la « Rissala mohamadia » ramènent avec eux le calendrier dit de « l'Hégire » dont l'An 1 correspond à l'An 622 de l'ère chrétienne. Le calendrier musulman exclusivement lunaire correspond à 12 mois, soit 354 jours ou 355 jours tous les dix ans, soit 11 de moins que l'année tropique. Ce calendrier est déconnecté du rythme des saisons, qui dépendent du soleil.

Le premier jour du premier mois de l'année est appelé « Al Mouharam ». Mais la première trace systématique de la transmission du calendrier julien latin chez les lettrés arabophones musulmans se rencontre dans le célèbre calendrier de Cordoue (Voir l'ouvrage de Charles Pellat, Le calendrier de Cordoue, Leiden, Brill, 1961) connu sous le nom arabe de Rabi Ibn Zayd conseiller dans la



cour des califes cordouans Abd Rahman III et Al Hakam II, traduit en latin au XIIe siècle par Gérard de Crémone.

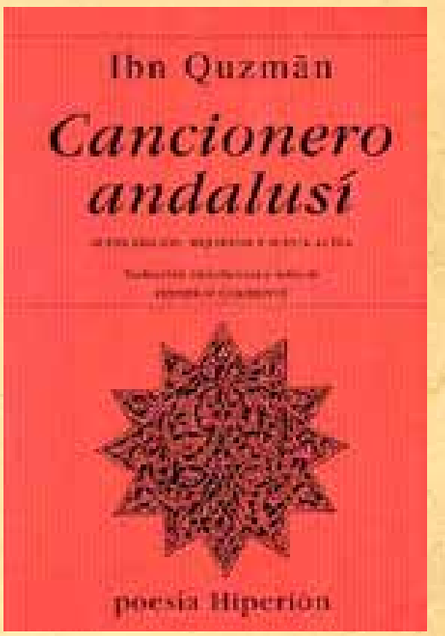
Contrairement au calendrier lunaire, c'est le calendrier solaire qui est le plus utilisé par les agronomes musulmans d'El Andalous qui permet de suivre les saisons déterminées par la révolution de la Terre autour du Soleil.

Qu'en est-il alors du vocable « Yennayar » ? Ce dernier apparait pour la première fois dans les poèmes rédigés par Mohamed Ibn Quzman (1078/1116), considéré comme le maître du genre poétique « zajal » par opposition à la prosodie ou le Mouwachah.

**Ibn Quzman, le maitre poétique du zajal et Yannayer**

Ibn Quzman n'hésite pas à puiser dans l'arabe populaire andalous d'où il utilisa le terme « Aïd Yannayar » pour évoquer la célébration Yannayer et décrit les différents fruits consommés, les cordouans pour l'occasion. Il faut dire qu'à partir du XIe siècle, l'Andalousie est intégrée aux grands empires amazighs almoghavid puis almohad.

Pour contredire la contribution publiée en ligne par Yidir Plantad sur le site « Tamazgha.fr » (Yennayer-histoire d'un mot), il faut




qu'il sache que le terme Yennayar qui intervient le 12 janvier de l'ère grégorienne est bel et bien d'origine et de filiation amazigh dont les premiers fatihin partis sous le commandement de Tarek Ibn Ziad étaient comme lui des Imazighen.

Cette fête de Yennayer ne peut être que berbère depuis 950 avant J.-C., date à laquelle Sheshnaq aurait remporté la bataille décisive contre les pharaons, soit la 22e dynastie pour faire correspondre le 1er jour de Yennayer.

*Dr Boudjemâa HAICHOUR*

*Bibliographie :*
*1-Pour d'amples détails se référer aux computs calendaires, leurs histoires, leurs modes de calcul, leurs correspondances dans l'ouvrage complet de Dershowitz Nachum, Edward M. Reingold, Cambridge Université, Press, 2007.*
*2-Henri Genevois, « Le calendrier agraire et sa composition », Le Fichier périodique, Alger 1975.*
*3- Jeannine Droein, Calendriers berbères, études berbères et chamito-sémitiques, Louvain 2000.*

Fatima **ZEKKAL**

# UN LONG PÉRCOURS DANS LE MOUVEMENT NATIONAL

*Hassina Amrouni*

***Moudjahida de la première heure, Fatima Zekkal compte un long parcours dans le mouvement national qu'elle a rejoint à l'aube de ses jeunes années, convaincue que seule la voie du militantisme pouvait libérer son peuple des chaînes du colonialisme.***

Originaire du village de Tidjet, dans la région de Bougaâ (Petite Kabylie), Fatima Zekkal naît le 23 mars 1928 dans le quartier populaire de Belouizdad, au sein d'une famille de condition modeste.

Fille de Mohamed Zekkal, chauffeur de taxi et fervent militant au sein de l'Etoile nord-africaine (ENA) et du Parti du Peuple Algérien (PPA), la jeune Fatima est nourrie dès le jeune âge aux idées révolutionnaires.

Fréquentant l'école primaire Emile-Augustin Chazot à Alger-Centre (rebaptisée, au lendemain de l'indépendance du nom de son père, Mohamed Zekkal), la jeune Fatima est une brillante élève. Malheureusement, son père lui fait interrompre ses études en 1945, alors qu'elle est au lycée car des personnes étaient venues lui dire que sa fille « vadrouillait » à travers les rues de la capitale. En fait, Fatima activait pour le PPA qu'elle venait de rejoindre mais cela peu de gens le savait. Fatima avait, en effet, découvert les activités du Parti du Peuple Algérien lorsqu'elle accompagnait son père aux réunions en 1942. A peine

âgée de 14 ans, elle aidait les femmes à recevoir les militants, à préparer ou à servir les repas. Mais en 1945, dès qu'elle fut en âge de prendre des décisions, elle n'hésita pas à adhérer elle aussi au parti, consciente qu'elle avait un rôle à jouer dans cette révolution en marche.

## Mai 1945, tournant décisif

Afin de préparer les manifestations du 1er mai 1945, à Alger, trois réunions préparatoires sont organisées sous la direction de Hocine Asselah, Mahmoud Ab-

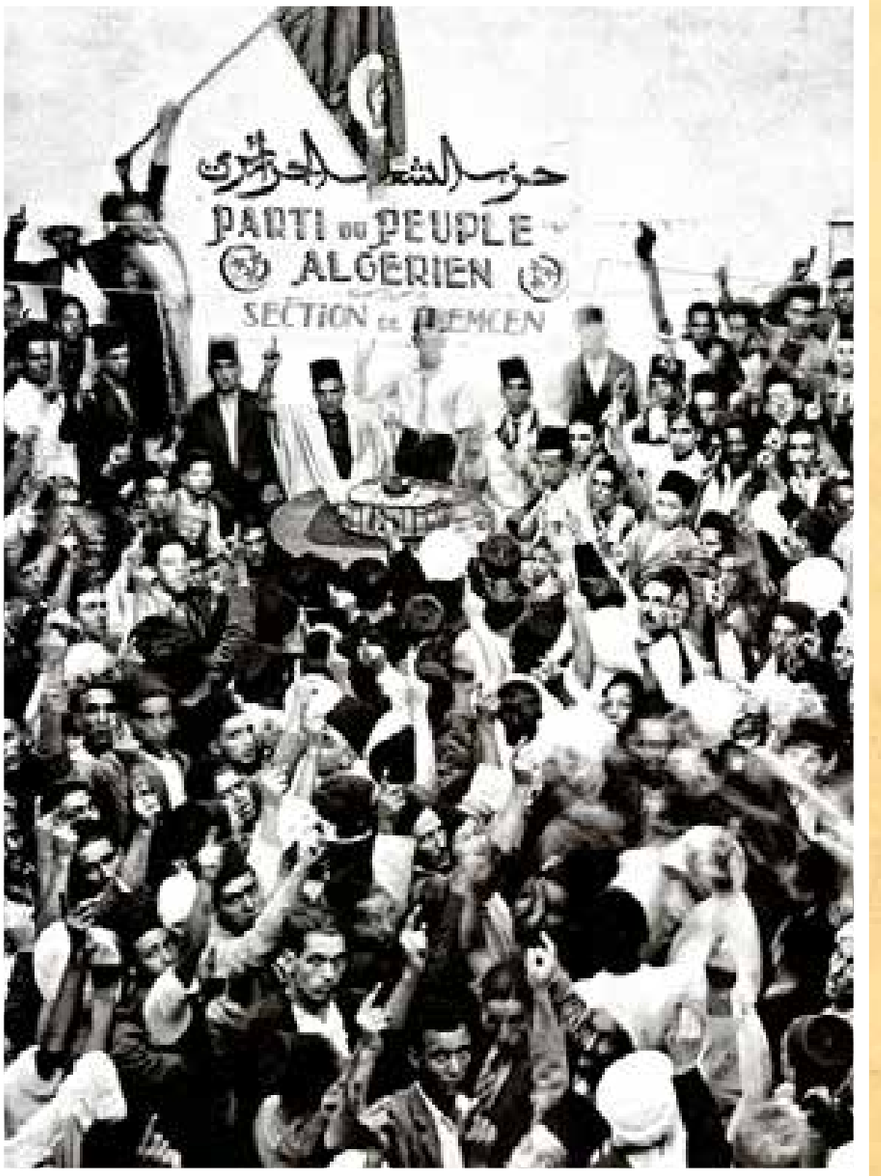
doune, Saïd Amrani, Ahmed Bouda et Arezki Djemaâ. Deux rencontres ont lieu à Belouizdad chez Mohamed Zekkal et Mohamed Dekkar et la troisième à la Casbah d'Alger, chez Arezki Djemaâ.

Le jour des manifestations, Mohamed Zekkal et d'autres militants sont blessés par les autorités coloniales qui répriment sévèrement les manifestants, ce qui fera naître en Fatima un profond sentiment de révolte.

Elle décide, alors, de rejoindre la première cellule féminine clandestine du PPA-MTLD à Alger-Centre. Jeune, volontaire, courageuse, Fatima Zekkal ne recule devant rien. Elle est de toutes les initiatives qui sont organisées dans la capitale par le mouvement associatif féminin.

Son engagement et celui des autres militantes ne se limite pas uniquement à l'Algérie, puisqu'elles s'intéressent aussi à la cause du peuple palestinien pour lequel elles organisent des fêtes pour faire des quêtes. A ce titre, Omar Oussedik les mettaient en contact avec les dirigeants du PPA qui leur donnaient les mots d'ordres et directives à suivre.

Sœur aînée du comédien Larbi Zekkal, Fatima a elle aussi un grand penchant pour l'art en général et le théâtre en particulier. D'ailleurs, dans sa jeunesse, elle sera actrice, une vocation qu'elle suivra même après son mariage à Tlemcen.




## Association des femmes musulmanes algériennes

Le 24 juin 1947, Fatima Zekkal et Mamia Chentouf participent à la création de l'Association des femmes musulmanes algériennes. Nafissa Hamoud est désignée secrétaire générale de l'AFMA et Fatima Zekkal, secrétaire générale adjointe. La création de l'association va coïncider la période où le Parti du Peuple Algérien (PPA) va s'ériger en Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD).

A travers cette association, les femmes trouvent le cadre idoine pour développer le nationalisme algérien dans les rangs féminins. Fatima Zekkal, Mamia chen-

touf, Nafissa Hamoud, Malika Mefti, Zhor Cherchali et d'autres encore, en véritables pionnières, contribuent pour beaucoup, à une véritable prise de conscience populaire, en parcourant villes et villages du pays, pour expliquer l'importance de l'engagement de la femme algérienne dans le mouvement nationaliste.

Fatima Zekkal, très engagée sur le terrain, s'occupe des collectes d'argent pour le parti et vend le journal de son organisation, contribuant ainsi à une large diffusion du discours nationaliste.

Alors qu'elle est responsable de la cellule du PPA à El Biar, Fatima Zekkal rencontre Abdelkrim Benosmane, lui aussi militant du Parti du Peuple Algérien (PPA) à Tlemcen qui avait participé avec Messali El Hadj en 1933 au dessin à Paris d'un premier drapeau algérien représentant l'Etoile nord-africaine. Les deux jeunes gens se marient en 1948 et le couple s'installe à Tlemcen. Loin de renoncer à ses activités militantes, Fatima, suivant les directives de ses supérieurs hiérarchiques, va créer sur place une section de l'AFMA. Elle ne rencontre aucune difficulté pour le faire car, lors de son mariage, un grand nombre de militantes (on a recensé quinze militantes) sont parmi les convives et elles n'hésitent pas à adhérer à l'association.

Il faut savoir que le mariage de Fatima Zekkal prendra toutes les allures d'un rassemblement nationaliste puisque l'orchestre jouera un chant patriotique, chanté en chœur par les invités, de même qu'un tableau de l'artiste peintre Bachir Yellès, représentant l'Emir Abdelkader a été vendu aux enchères au profit du PPA. La vente rapportera une somme importante et le tableau, offert aux jeunes mariés comme cadeau de mariage.

En 1953, le couple retourne s'installer à Alger après que l'entreprise de Abdelkrim Benosmane (une raffinerie d'huile) eut fait faillite. Fatima en parfaite trilingue (tamazight, arabe littéraire et arabe dialectal, français) ne trouve aucune difficulté pour se faire engager en 1954 comme speakerine au sein de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF), devenant ainsi l'une des premières speakerines de la radio algérienne puis de la télévision algérienne dès les années cinquante.

Au lendemain du déclenchement de la guerre de libération nationale, elle rejoint les rangs du Front de libération nationale.

Connue pour son parcours et jouissant d'une grande confiance et considération de la part des responsables du FLN, elle est contactée par l'agent de liaison Rachid Amara par le biais de Izza Bouzekri pour trouver un refuge à Abane Ramdane. C'est donc avec beaucoup d'hospitalité et de discrétion qu'elle et son époux accueillent dans leur domicile le responsable du FLN ainsi d'autres membres du Comité de coordination et d'exécution (CCE). Il faut savoir que Fatima Zekkal faisait partie d'un groupe restreint de femmes militantes parmi lesquelles il y a lieu de citer Nassima Hablal, Izza Bouzekri, Zoulikha Bekaddour et Hafsa Bisker.

## Arrestation de Fatima Zekkal

Le 23 février 1957, au cours de la bataille d'Alger, Fatima Zekkal est arrêtée par les parachutistes français. Conduite dans les sous-sols de la sinistre villa Susini, elle y subit les pires tortures pour lui soutirer de précieuses informations. Mais la courageuse militante ne souffle pas mot. On la présente alors au parquet pour y être jugée. Bien-sûr, on la fait d'abord passer par la villa Mireille pour lui rendre un aspect un peu plus présentable et masquer les traces de tortures. Après la prononciation du verdict, elle est conduite à la prison de Serkadji, puis à la prison d'El-Harrach, avant d'être transférée à la prison de Niort en France. Après trois années d'emprisonnement, elle est libérée en 1961. Fatima Zekkal reprend immédiatement ses activités politiques et ce, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie.

Fatima Zekkal est décédée à Alger en mars 1990, laissant derrière elle trois enfants.

*Hassina Amrouni*

Chahida **Mansouria**
**« Soraya » Bendimered**

# MORTE SUR L'AUTEL DE LA LIBERTÉ

Hassina Amrouni

***Mansouria Bendimered, plus connue sous son nom de guerre « Soraya », fait partie de ces jeunes Algériennes qui ont spontanément répondu à l'appel de la Révolution. Un engagement jusqu'au sacrifice suprême.***

Sidi Bel-Abbès

Mansouria Bendimered voit le jour le 11 mars 1940. Si, dans son enfance, rien ne présageait de la destinée exceptionnelle de cette fille native de Sidi Bel-Abbès, en revanche, dès l'adolescence, elle commencera à afficher ses penchants nationalistes, accordant une attention toute particulière à toute cette effervescence populaire annonciatrice d'événements graves mais déterminants pour la libération du peuple algérien du joug colonial.

Dès l'âge de 16 ans, Mansouria, jeune fille intelligente mais surtout altruiste, décide d'abandonner son

Mansouria Bendimered

rêve de devenir infirmière pour s'engager dans les rangs de l'Armée de libération nationale. C'est une certaine Kheira Louha dite « Arbia » qui se chargera de la recruter avec d'autres jeunes de SBA sur ordre de Tayeb Larbi et Mohamed Medjadi dit « Bekkai ».

Son courage et sa détermination en font un élément incontournable des cellules combattantes du «fida» activant dans sa ville natale. Une mission à haut risque sachant que Sidi Bel-Abbès, avec son statut de ville-garnison, était constamment encerclée par les troupes françaises, rendant les déplacements et les actions des moudjahidine périlleux. Néanmoins, malgré son jeune âge, voire son inexpérience sur le terrain des combats, « Soraya » exécutera toutes les missions qui lui seront confiées avec succès. Chargée notamment de diverses opérations de transfert d'armes et d'approvisionnement en médicaments, elle sera également sollicitée dans les maquis pour prodiguer des soins aux moudjahidine blessés.

Ayant vent des activités de la jeune fidaïa, les forces coloniales mettent tout en œuvre pour parvenir à son arrestation. En dépit de longues séances d'interrogatoires, assorties d'actes abjects de torture, la jeune fidaïa ne donnera aucune information à ses tortionnaires. Elle sera emprisonnée durant trois mois avant d'être libérée. Dès sa sortie de prison, elle rejoint ses compagnons de lutte pour continuer la mission pour laquelle elle s'était engagée dès le déclenchement de la guerre de libération nationale.

*Responsables ALN de la Wilaya V*

*Réunion des cadres du commandement de la Wilaya V*

Ses chefs hiérarchiques, convaincus de son abnégation et de sa vaillance, vont lui permettre de réintégrer les commandos du «fida» qui activaient dans les différents quartiers de la ville de Sid Bel-Abbès, toujours sous étroite surveillance militaire. « Soraya » qui a déjà une réputation de baroudeuse est à nouveau arrêtée par les troupes coloniales qui, une fois de plus, et sans doute plus que lors de sa première arrestation, vont la torturer de façon cruelle et atroce. Une fois de plus,

Moudjahidate de la Zone 4 de la Wilaya V

« Soraya » fera preuve d'un courage incroyable et son silence laissera fou de rage ses bourreaux. N'ayant rien de concret, ces derniers finissent par la relâcher. Convaincue qu'elle fera désormais preuve d'une étroite surveillance de la part des forces coloniales, elle décide de quitter la zone urbaine pour rallier le front. Les moudjahidine de la zone 5, de la Wilaya V historique l'accueillent à bras ouverts. Et très vite, elle se voit engagée dans des opérations de combat aux côtés de combattants de grande valeur.

Un jour, elle est désignée avec son compagnon d'armes, Abdelkader Benfriou dit « Dady », pour prendre part à une mission de coordination dans la ville de Sidi Bel-Abbès. Une fois sur place, les deux combattants se rendent dans une maison servant à la fois de centre de logistique et de repli (merkez) pour les moudjahidine, sise au 64, avenue Marcel Cerdan et appartenant à un certain Sador Benamar, membre actif de l'OCFLN.

La nouvelle de la présence des moudjahidine parvient aux forces coloniales qui, dès la tombée de la nuit, dépêchent leurs hommes pour encercler le lieu de repli, voire tout le quartier. En apprenant qu'ils venaient d'être découverts, sans doute, suite à une dénonciation, « Soraya » Bendimered et Abdelkader Benfriou décident de combattre jusqu'à leur dernier souffle. Aux tirs nourris qui venaient de l'extérieur, ils répliquaient avec véhémence. Cet échange de feux nourris va permettre aux autres occupants de la maison (résistants, agents de liaison…) de s'éclipser par une porte secrète donnant sur l'oued Mekerra tandis que la jeune femme et son compagnon continuent de résister face à l'ennemi en nette supériorité numérique et armée. L'accrochage va se prolonger pendant plusieurs heures mais, aux premières lueurs de ce matin du 5 juillet 1960, ils donnent l'assaut final. Une fois à l'intérieur de la demeure, ils sont étonnés de voir que ce sont une femme et un homme qui les avaient tenus en échec durant une bonne partie de la nuit.

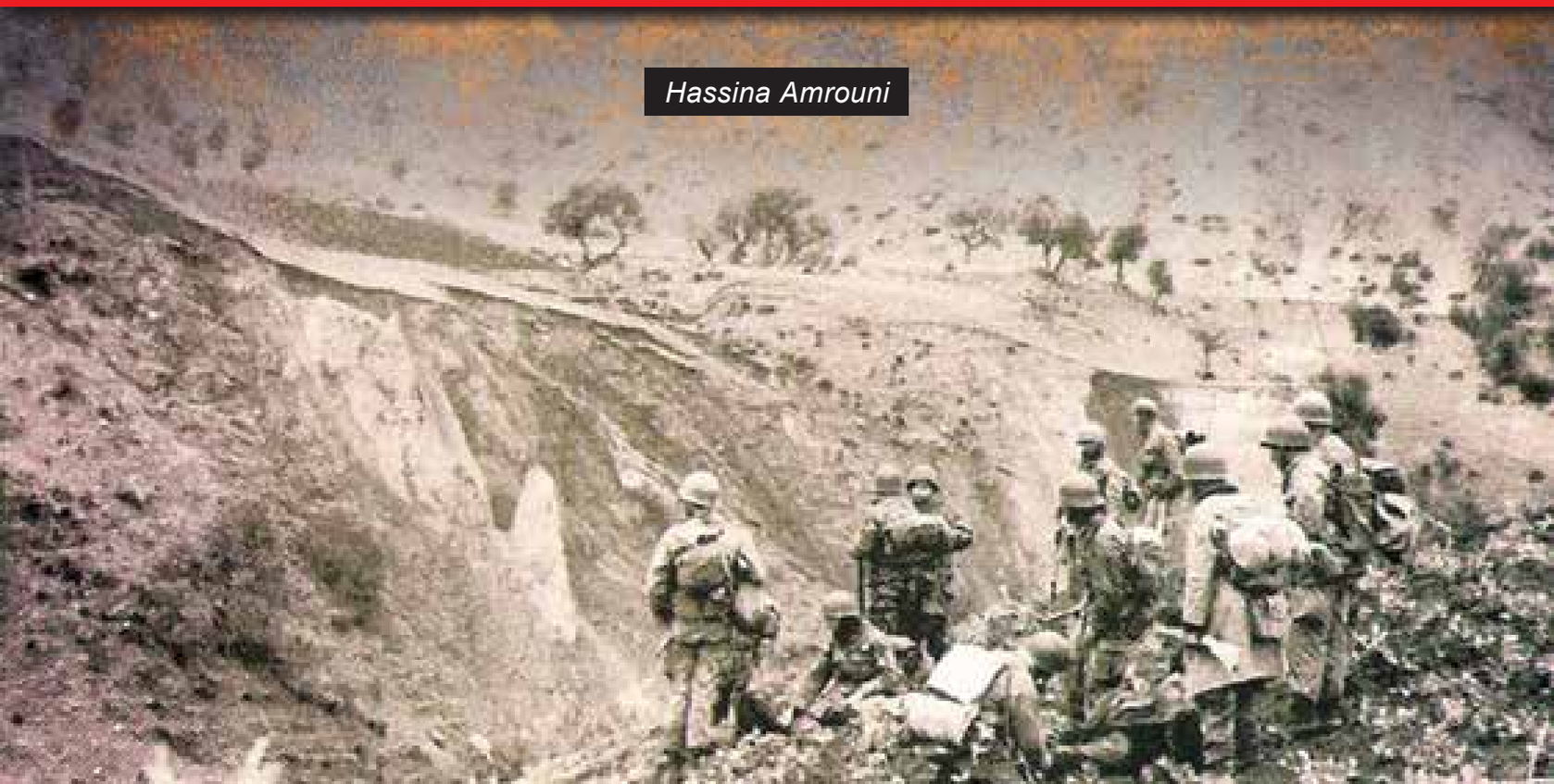
Mansouria « Soraya » Bendimered et Abdelkader Benfriou tomberont en martyrs, signant leur sacrifice pour l'Algérie de leur sang. Un sacrifice intervenu deux ans, jour pour jour, avant l'indépendance de l'Algérie.

*Hassina Amrouni*

*Bataille de* ***Sidi Mohand Aklouche***

# Défaite de l'armée française face au commando « Si Zoubir »

*Hassina Amrouni*



# Guerre de libération

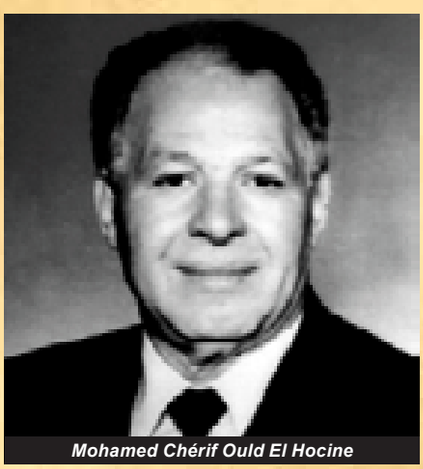
## Histoire

***Le vendredi 26 avril 1957, le village de Sidi Mohand Aklouche, dans la daïra de Cherchell, est le théâtre d'une sanglante bataille entre un commando de l'ALN et des soldats de l'armée coloniale. Retour sur une page de notre Glorieuse Révolution.***

Les faits se déroulent au mois de Ramadhan de l'année 1957. Le commando « Si Zoubir » se trouve dans la région de Cherchell, sur la route menant vers les montagnes du Zaccar. Les 36 membres de la katiba, menés par Si Moussa Kelouaz, après la mort en martyr de Si Zoubir, en février de la même année, sont sur leurs gardes. L'aviation survole toute la région depuis la matinée, les troupes au sol sont peut-être pas loin. Mais au-delà de leur jeunesse (ils étaient âgés entre 17 et 27 ans), les 36 membres du commando étaient prêts à braver la mort, voire à se sacrifier pour la patrie. La plupart avaient déjà fait leurs preuves sur le terrain des combats. Ainsi, Kelouaz Si Moussa, son adjoint, Si Ahmed Khelassi et Chamouni Abdelkader étaient déserteurs de l'armée française lors de la guerre d'Indochine, d'autres,

comme Brakni Si Braham, Maamar Si Maamar en ayant accompli leur service militaire, avaient reçu une instruction militaire et leurs connaissances des armes étaient une valeur ajoutée pour leurs compagnons de lutte.

Le moudjahid Mohamed Chérif Ould El Hocine fait partie du commando. Il se souvient qu'en fin d'après-midi, le groupe regagne son refuge au douar Hayouna, dans la daïra de Cherchell. Dans sa retraite, l'agent de liaison apporte une lettre



Mohamed Chérif Ould El Hocine

Mohamed Chérif Ould El Hocine

du capitaine Si Slimane. Si Moussa demande alors à Mohamed Chérif Ould El Hocine de la lire. « Elle faisait état des interventions fréquentes (presque tous les jours) des parachutistes au douar Sidi Mohand Aklouche, pour terroriser les habitants il nous demandait de les attaquer et de mettre fin à leurs agissements néfastes », rapporte-t-il.

Après s'être reposé durant quelques heures, le commando s'ébranle vers le douar de Si Mohand Aklouche. Le moudjahid Ould El Hocine témoigne encore : « Il nous a fallu 7 heures de marche pour arriver au douar. Il faisait froid, le vent était glacial, il était 3 heures du matin, Si Moussa a choisi un emplacement pour une éventuelle embuscade, malheureusement l'ennemi ne s'est pas manifesté. Nous sommes sortis de la forêt vers 16 heures pour aller au douar voisin. Les habitants étaient étonnés de nous voir, se demandaient d'où nous sortions. Ils nous ont accueillis chaleureusement en se pressant de nous préparer les refuges pour nous permettre de nous reposer ».

Le lendemain, jeudi 25 avril, veille du 27e jour du Ramadhan, le moudjahid Si Abderrahmane Sahnoun d'El Biar, infirmier du commando, promet à ses compagnons une bonne zalabia préparée par ses soins sur la base d'une recette de sa mère. En attendant l'Adhan de l'iftar, les moudjahidine se sont baignés dans l'oued pour décompresser. « Après la rupture du jeûne «el-ftour», nous avons dégusté la succulente zalabia préparée par Si Abderrahmane. Nous avons chanté

Photos de Moudjahidine au maquis

*A droite Yacef Saadi, Colonel Bencherif, Ould Hocine Chérif officier ALN, Mustapha Blidi, Salah El Houaoui. Assis à gauche Moussaoui Mohamed, Berkani Mohamed*

des hymnes patriotiques «Min Djibalina, Fidaou El Djazaïr...» Après, nous avons fait notre prière en demandant à Dieu de nous faire sortir victorieux de la bataille de demain. Si Moussa nous demanda de nous reposer quelques heures pour être en forme, la journée de demain risquait d'être dure », raconte encore Ould El Hocine et de poursuivre son récit : « Le vendredi 26 avril 1957, à 2 heures du matin, nous sommes sortis silencieusement du refuge. Nous avons repris notre emplacement de la veille à quelques centaines de mètres du douar Sidi Mohand Aklouche. Il faisait toujours froid, nous n'étions pas loin du littoral et de la route nationale reliant Cherchell à Gouraya. Le ronflement des moteurs nous parvenait vers 4 heures du matin, mais on ne pouvait pas le situer. Entre le douar et l'endroit où nous nous sommes embusqués, il y avait une clairière et un champ de blé et tout à coup nous avons aperçu des soldats français. Les uns encerclaient le douar, les autres, en formation de combat, avançaient vers nous ». Là, le groupe a compris que, pour être resté trop longtemps dans le secteur, des traîtres avaient donné leur position aux soldats français. Dès lors, il leur fallait changer de tactique. Si Moussa ordonne à ses hommes de se replier. « Tout au fond de nous, nous voulions combattre, nous avions l'avantage d'être dans la forêt, l'ennemi se trouvait à découvert. Si Moussa voulait surtout gagner du temps, trouver une autre position stratégique. Une distance de 50 à 60 mètres nous séparait de l'ennemi qui avançait toujours. Nous entendions l'ordre de leur commandant qui hurlait : «Avancez, avancez et tirez à volonté ». Ils commencèrent à tirer sur nous. Nous étions un peu inquiets, car nous avons reçu l'ordre de ne pas riposter. Si Moussa nous ordonna le repli vers l'arrière, l'ennemi continuait à tirer, heureusement que nous étions dans la forêt, les arbres nous protégeaient des balles.

Le commandant français continuait à donner des ordres à ses soldats : «Avancez, avancez, tirez » », évoque encore Si Mohand Cherif.

A ce moment-là, le moudjahid Si Mahmoud Enemri, de Hammam-Melouane, tire en direction de l'ennemi quelques rafales de mitraillette pour les bloquer. Pendant ce temps, le commando devait se positionner sur la crête élevée d'une montagne mais pour y parvenir, il lui fallait traverser un terrain découvert sur plusieurs dizaines de mètres. Mais l'adversaire avait placé en face un fusil mitrailleur pour l'empêcher d'arriver à son point de repli. Alors, Si Moussa décide de couvrir ses hommes, en prenant position derrière un rocher. Il tire à feux nourris en direction du fusil mitrailleur pour le neutraliser.

« On devait passer un par un, couverts par les tirs de la carabine US de Si Moussa. A notre droite se trouvaient les paras qui couraient pour prendre la crête. Le moudjahid Si Tahar avait atteint le sommet de la crête le premier, il a pris position, tirait sur les paras avec son fusil Garand pour les stopper, Si Tahar hurle en tirant, criant «Allahou akbar» sur les paras et nous faisait des appels « avancez, mes frères, avancez ». Nous sommes tous passés sans aucune perte humaine, nous avons devancé les paras en prenant le haut des montagnes », confie le moudjahid. Et de continuer à raconter : « Sur cette crête de la montagne, il y avait trois pitons distancés l'un de l'autre d'environ 10 mètres. Nous étions trois groupes de 11 moudjahidine. Si Moussa

plaça un groupe sur chaque piton. Nous nous sommes installés avec beaucoup de calme, nous étions prêts à faire face à l'ennemi. Notre position dominait tout le terrain, on pouvait voir tous les déplacements des soldats français. Il y avait le 29e bataillon de tirailleurs qui avait sa base à Fontaine du Génie, actuellement Hadjrat Ennous, à droite les soldats martiniquais et sénégalais à gauche les parachutistes. Nous étions heureux tout en observant le mouvement de l'ennemi qui se préparait à nous attaquer. Il était 8 heures du matin, c'est trop tôt pour nous, le temps n'était pas à notre avantage. Nous aurions souhaité que ce soit l'après-midi pour pouvoir nous replier à l'approche de la nuit. Nous étions joyeux, Dieu nous a donné cette occasion, cette journée du vendredi pour combattre et mourir en ce 27e jour de Sidna Ramadan. Nous chantions «Min Djibalina», faisant entre nous les adieux, souhaitant la mort, nous donnant rendez-vous au Paradis. Notre frère Istiklal qui nous disait qu'il serait le premier au Paradis était plus joyeux que nous. Nous lui avons donné le surnom Istiklal lors d'une discussion sur l'avenir de notre Pays. Notre compagnon Istiklal – de son vrai nom Benmira Tayeb – ne comprenait pas le sens du mot Istiklal (l'indépendance). Il nous a demandé de lui expliquer le sens de ce mot. On lui avait dit : «Quand on chassera le colonialisme français et son armée, l'Algérie retrouvera son indépendance. » Si Tayeb ne comprenait pas, il disait : «Moi, je combats pour mourir en

tant que moudjahid fi sabil Allah», et c'est à partir de ce jour que nous l'avons surnommé Si «l'Istiklal».

Au moment où une partie des soldats ennemis se trouvant sur la droite commence à se déplacer pour attaquer les membres du commando, Si Moussa ordonne à son tour au chef de groupe Si Larbi d'El Attaf de se positionner sur un talus se trouvant à une dizaine de mètres en contrebas. L'objectif était de laisser approcher l'ennemi le plus près possible. Ce dernier ne s'était pas rendu compte du changement de position du groupe de Si Larbi qui avançait vers eux. Il fut reçu par un déluge de feu. « Des dizaines de soldats furent tués et les blessés étaient tirés par le col ou les pieds par leurs collègues. Un Martiniquais, blessé, rampait affolé, tirait avec son fusil mitrailleur. Surpris et pris de panique, les soldats pensaient que les moudjahidine allaient donner l'assaut pour récupérer l'armement, comme d'habitude. Après cette attaque, notre groupe avait repris sa position sur la crête », raconte encore le membre du commando Ould El Hocine.

Face à cette première déconfiture, les soldats français adoptèrent une position de « Wait and see », ne bougeant plus et cherchant une solution pour pouvoir déloger les moudjahidine. La peur avait changé de camp. Les moudjahidine jubilaient face à la couardise de leurs adversaires.

## Des harkis dans le camp adverse

Pendant que le silence régnait dans les deux camps, les moudjahidine aperçurent des centaines de soldats, en face, qui leur faisaient des signes en criant : «Nous sommes des soldats algériens

musulmans, nous voulons nous joindre à vous, pour combattre avec vous contre les militaires français...». Il s'agissait en fait de harkis. Et Si Moussa de leur répondre : «Avancez, si vous avez de bonnes intentions et la volonté d'être avec nous, nous ne tirerons pas». Selon Ould El Hocine : « Si Moussa avait flairé la ruse des harkis ; il nous ordonna d'ouvrir le feu sur les traîtres sans faire usage des armes lourdes mitrailleuses pour ne pas dévoiler à l'ennemi nos capacités. Au signal de Si Moussa, nous avons ouvert le feu. Le tir a été spontané par nos trois groupes il a duré quelques minutes. Les harkis surpris ont été foudroyés ; ils se sont sauvés laissant leurs morts et blessés sur le terrain. C'est ce que méritent les traîtres à la Nation algérienne ».

Sur le terrain des combats, les armes se taisent à nouveau et chacun est dans l'expectative. Si les moudjahidine n'avaient qu'une seule envie, c'est d'en découdre avec l'ennemi, ce dernier, au contraire, se demandait comment venir à bout de ce commando, sous-estimé au départ et qui se révélait bien armé et fort bien entraîné.

## L'aviation en renfort

Ne trouvant pas de solution pour anéantir leur adversaire, les soldats coloniaux installent leur PC et, par radio, font appel au renfort de l'aviation. Cette dernière arrive rapidement. Deux avions bombardiers type B26 survolent pendant quelques minutes la zone des combats, sans larguer de bombes car

ils pouvaient aussi toucher leurs compagnons qui étaient au sol. Ils ne pouvaient pas non plus faire des largages ciblés, du fait de la mauvaise visibilité et de la hauteur des montagnes qui les empêchait de voler à basse altitude. Face à leur inopérabilité, les bombardiers repartent pour être remplacés par deux avions T6 Morane (Jaguar). Le moudjahid Ould El Hocine poursuit son récit des événements : « Si Moussa nous demanda de nous préparer à faire face aux avions chasseurs, particulièrement aux tireurs de fusils mitrailleurs, Si Maamar et Si Benaicha munis de FM BAR américain, Si Tayeb disposait d'une mitrailleuse 30 américaine. Les avions chasseurs commencèrent à piquer sur nous, nous attaquant aux roquettes. Sur ordre de Si Moussa, en position debout, tête en l'air, les armes sur l'épaule, nous tirions sur les deux avions qui tournaient au-dessus de nous, nous attaquant avec des roquettes ; nous étions bien couverts par les rochers. Les deux pilotes ont amorcé un grand virage pour charger de nouveau ; Si Moussa a crié aux tireurs de pièces : « A vous, tirez, tirez ». Très rapidement, nos tireurs de pièces Si Maamar, Si Benaicha et Si Tayeb se sont levés ensemble et tiraient debout sur les avions chasseurs T6. Surpris par nos tirs, les deux pilotes n'ont pas eu le temps de réagir, ignorant que nous disposions d'armes lourdes, ce fut trop tard ; les avions ont été touchés ; l'un a pris feu et est tombé dans la mer, tandis que l'autre, atteint également, s'est écrasé plus loin. Notre joie était immense, abattre deux avions est très important et cela, bien que nous fûmes encerclés. Nous nous sommes exposés lors de nos tirs sur les avions ; grâce à Dieu, leurs roquettes n'ont touché

aucun d'entre nous. C'était un spectacle ».

Les villageois qui avaient assisté aux combats exultaient de joie. Des youyous fusaient de partout. Hommes et femmes ne cessaient de répéter : «Allah Yansserkoum Ya El Moudjahidines ». La lutte n'était pas finie, les soldats français ne voulaient pas s'avouer vaincus aussi, font-ils appel à d'autres avions. Pendant ce temps, au sol, et malgré la présence de milliers de soldats, c'était le silence absolu. Un calme de courte durée puisque quelque temps plus tard, voilà qu'arrivent quatre avions chasseurs Morane T6. Si Moussa demande à ses hommes de se tenir prêt à riposter à l'attaque frontale des avions. Pour cela, il fallait qu'ils restent bien abrités dans les rochers. « Les quatre avions nous survolaient, l'un de face, l'autre derrière nous ; le troisième à gauche et le quatrième à droite, ils tournaient sur nos têtes, il nous était difficile de faire face. Ils tiraient, lançaient des roquettes avec acharnement sans trop s'exposer aux tirs de Si Maâmar et Si Benaicha. C'était infernal, Si Moussa cherchait une solution pour éviter le déluge de feu par un éventuel repli. Le temps était brumeux, nous étions près du littoral, seul un changement de temps pouvait nous sauver. Dans nos esprits, dans nos cœurs, on priait Dieu de faire quelque chose pour être à l'abri de l'aviation. Quelques minutes plus tard, la montagne était enveloppée par un brouillard épais comme un tapis qui nous séparait de l'aviation. Dieu le Tout-Puissant a exaucé nos prières, c'est un miracle d'Allah. Si Moussa nous ordonna de décrocher en vitesse, de nous replier en arrière et suivre le flanc de la montagne », relate le moudjahid avant d'ajouter : « Il était midi, il faisait un peu sombre, nous étions satisfaits de ce combat livré aux soldats français. Subitement, je ne sais comment, j'ai glissé pour tomber dans le ravin ; dans ma chute je me suis accroché à une branche d'arbre et j'ai vu passer le moudjahid Brakni Braham, à qui j'ai fait appel pour me tirer de là. Il s'est penché pour m'aider lorsque juste par malheur le brouillard s'est dissipé.

*Le bombardier type B26 de l'armée coloniale*

Le pilote d'un T6 nous a repérés, il nous poursuivait. Brakni Braham est allé s'abriter en me criant : «Si Cherif, lâche-toi.» Je lui répondis que mon point de chute était profond ; il m'a répondu qu'il était préférable de sauter. Effectivement, le pilote venait sur moi ; j'ai lâché la branche et pensais que j'aurais les jambes fracturées après avoir sauté de cette hauteur. Grâce à Dieu il n'en fut rien, des roquettes éclataient en haut de l'endroit où j'étais. J'ai couru pour rejoindre mes compagnons. Nous étions en danger dans l'oued, poursuivis par les quatre avions T6 nous attaquant aux roquettes. On courait en zigzaguant, les pilotes nous tiraient

dessus ». Les moudjahidine étaient à bout de force. Certains ont bu quelques gorgées d'eau de l'oued, d'autres n'ont pas voulu rompre le jeûne, malgré la soif terrible. Dans cet échange de tirs nourris, l'Istiklal est touché au ventre par un tir de roquette. Ses compagnons ne pouvaient malheureusement pas lui porter secours. Lui, conscient leur disait : «Je vous disais hier que je vous quitterai, je serais fi Djenat El Ferdousse avant vous ». Il était heureux de mourir pour son pays. Il n'arrêtait pas de répéter à ses frères de combat : «Prenez mon arme, transmettez mon salut à mes compagnons et si un jour vous êtes de passage au douar Mira ; dans la région de Theniet El Had, passez le bonjour à ma famille, embrassez ma fille et maintenant, laissez-moi mourir ».

Avant de lui faire leurs adieux, ses camarades le déposent dans un endroit où il ne pouvait pas être vu par l'ennemi. Ses dernières paroles furent : «Pressez-vous de partir, vite, vite, partez ; adieu ne vous en faites pas pour moi ; je vous disais que je vous devancerai au paradis ». « En principe, on ne laisse jamais nos martyrs sur le terrain. On les enterrait dans un endroit discret, ce fut la première fois que cela nous arrivait ; on n'avait pas le temps. Les larmes aux yeux, nous avons fait nos adieux au brave et courageux Si l'Istiklal Benmira Tayeb », se souvient son ancien compagnon du commando « Si Zoubir ».

Séchant leurs larmes, ils reprennent leur course pour rallier le reste du groupe. Vers 16 heures, Si Moussa leur ordonne de sortir de l'oued pour prendre position dans un endroit stratégique pour faire face à l'aviation et aux soldats français qui étaient derrière eux. Ould El Hocine explique qu'« avant de nous installer et placer nos pièces mitrailleuses, les 4 pilotes des T6 ont refusé le combat. Ils avaient flairé le danger. Les soldats ont également rebroussé chemin car la nuit commençait à tomber ».

Les villageois étaient fiers des moudjahidine qui, durant toute la journée ont tenu tête à l'ennemi. Pour leur manifester leur gratitude, ils leur ont préparé un refuge au sein du douar. Une heure plus tard, Si Moussa désigne trois moudjahidine pour aller ramener le corps du martyr Istiklal. Mais sur le chemin, ils rencontrent des villageois qui les informent que les soldats français ont retrouvé leur compagnon. Au moment de sa capture, ils lui ont dit : «On t'a eu, sale fellaga ». Dans un dernier sursaut de courage et de dignité, l'Istiklal se soulève, se met à genoux et crache à la face du lieutenant français qui n'hésite pas à l'achever de trois balles. L'Istiklal a été enterré par les villageois après le départ des soldats français.

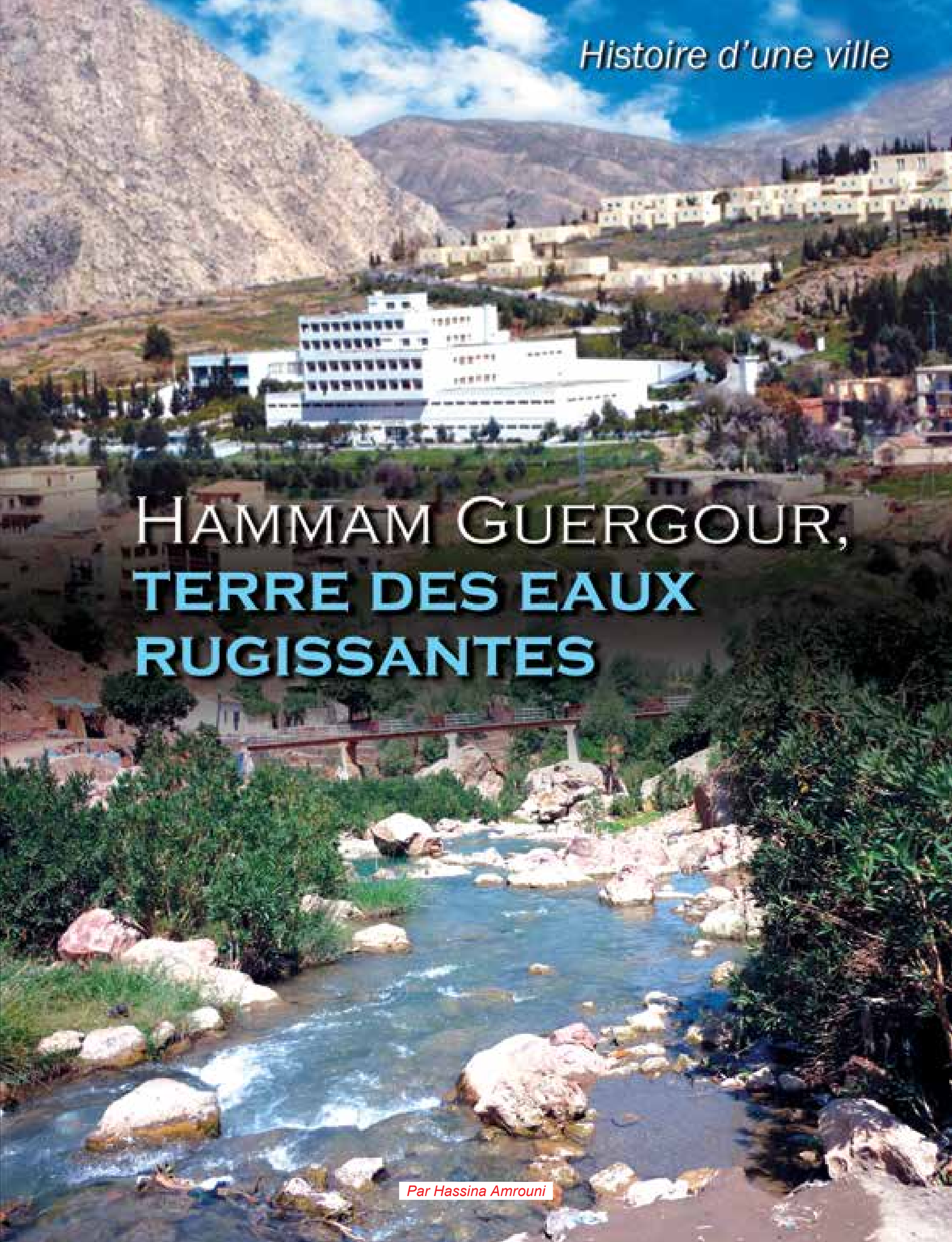
Le moudjahid achève son récit en disant qu'« en cette journée du vendredi du 27e jour éblouissant de sidna Ramadhan – Leïlat el Kadr –, nous avons triomphé dans la grande bataille de Sidi Mohand Aklouche, malgré le nombre impressionnant de soldats français, l'armée française n'a pu venir à bout de notre résistance, de notre volonté de fer. Notre arme est la foi en Dieu. A certains moments, nous étions dans une situation désespérée, alarmante. Dieu a exaucé nos prières, il ne nous a pas abandonnés : Mouadjizat El Illah (les miracles de Dieu) ».

L'ennemi, comme à son habitude pensait avoir affaire à des moussebiline sans armes automatiques. Il a constaté qu'il a eu affaire à des moudjahidines équipés d'un armement moderne qui ont repoussé ses deux tentatives d'invasion laissant plusieurs morts et blessés sur le terrain ainsi que la destruction de deux avions de chasse T6. Il a constaté aussi qu'il avait affaire au commando du Chahid Si Zoubir.

A noter qu'au cours de cette bataille de Sidi Mohand Aklouche, la France a enregistré 64 morts, des centaines de blessés, 2 avions de chasse T6 Morane (Jaguar) abattus. Le commando « Si Zoubir » a déploré une perte, le chahid Si l'Istiklal Benmira Tayeb, ainsi que deux blessés.

*Hassina Amrouni*

*Source :*
*Témoignage de Mohamed Chérif Ould El Hocine*
*in L'Expression du 30/10/2004*



Histoire d'une ville

# Hammam Guergour, terre des eaux rugissantes

Par Hassina Amrouni

# Hammam Guergour

***Située entre les chaînes montagneuses des Babors et des Bibans, Hammam Guergour, commune de la wilaya de Sétif, est plus précisément sise à la sortie des gorges traversées par l'Oued Bousellam et culmine à une altitude comprise entre 600 et 1050 mètres.***

C'est de ces torrents qui la traversent que la ville tiendrait son nom, certains précisant que guergour vient du latin « gurges » qui signifie cours d'eau, ruisselet ou torrent, tandis que d'autres affirment que ce nom fait référence à ce sourd gargouillis que l'on entend dans les entrailles de la terre en posant son oreille au sol.

Pourvue naturellement de sources d'eaux chaudes, la région attire une présence humaine depuis des temps immémoriaux. Durant la période antique, c'est une cavalerie romaine, effectuant une

# Hammam Guergour

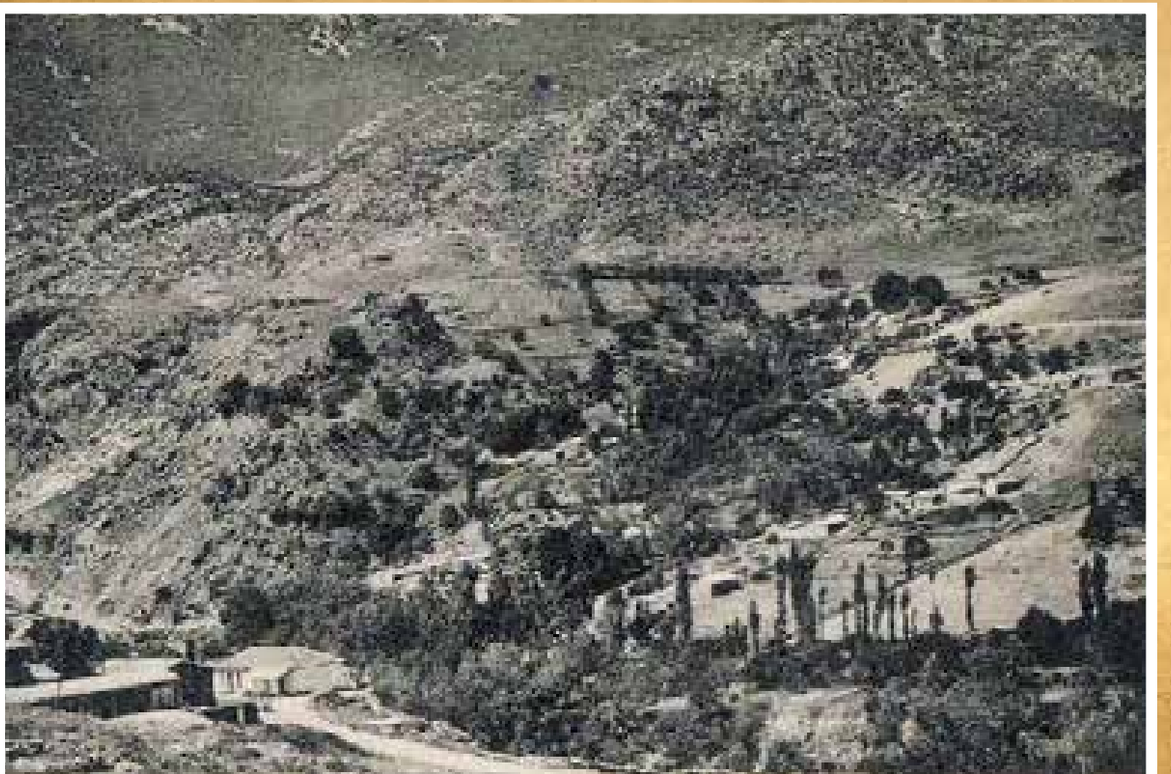
mission de reconnaissance dans la région qui, en découvrant ces sources chaudes, décide d'y installer son campement. Peu à peu, le campement s'étend et, en l'an 7, des maisons en pierre sont érigées au nord de la rivière « Sava », donnant ainsi naissance à un premier bourg romain. Les Romains, connus pour leurs thermes, vont en construire plusieurs à la sortie des gorges enserrant l'oued Boussellam. Très réputée à l'époque (entre les IIe et IVe siècles), cette station attire citadins, colons et légionnaires qui viennent traiter diverses pathologies grâce aux eaux sulfatées calciques arrivant directement des sources.

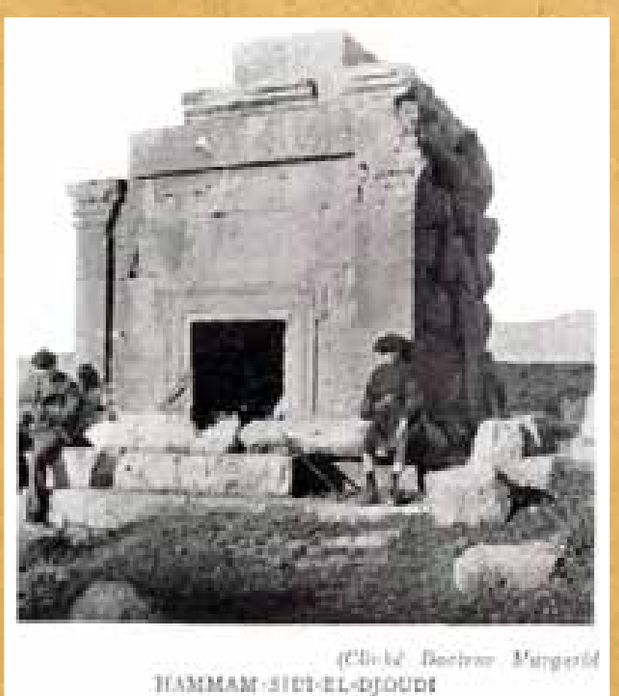
Ces thermes comptaient quatre vastes piscines avec marches d'accès dans une salle où l'on venait se reposer et transpirer après la balnéation. Dotées de murs très épais, ces pièces étaient séparées les unes des autres par des sas et tout l'édifice était entouré par un calinaium qui faisait régner une douce température et ce, grâce à l'eau chaude arrivant des sources.

L'information est rapportée dans Mélanges d'archéologie et d'Histoire, revue de l'école française de Rome, datant de 1891, qui indique qu'en 193, le bourg romain qui attire de plus en plus de monde va devenir municipe, commune à structure constitutionnelle romaine, et portera le nom de Adsava Municipium (Sava étant le nom romain de l'oued Boussellam).

Hammam Guergour en 1910

# Hammam Guergour





HAMMAM-SIDI-EL-DJOUDI

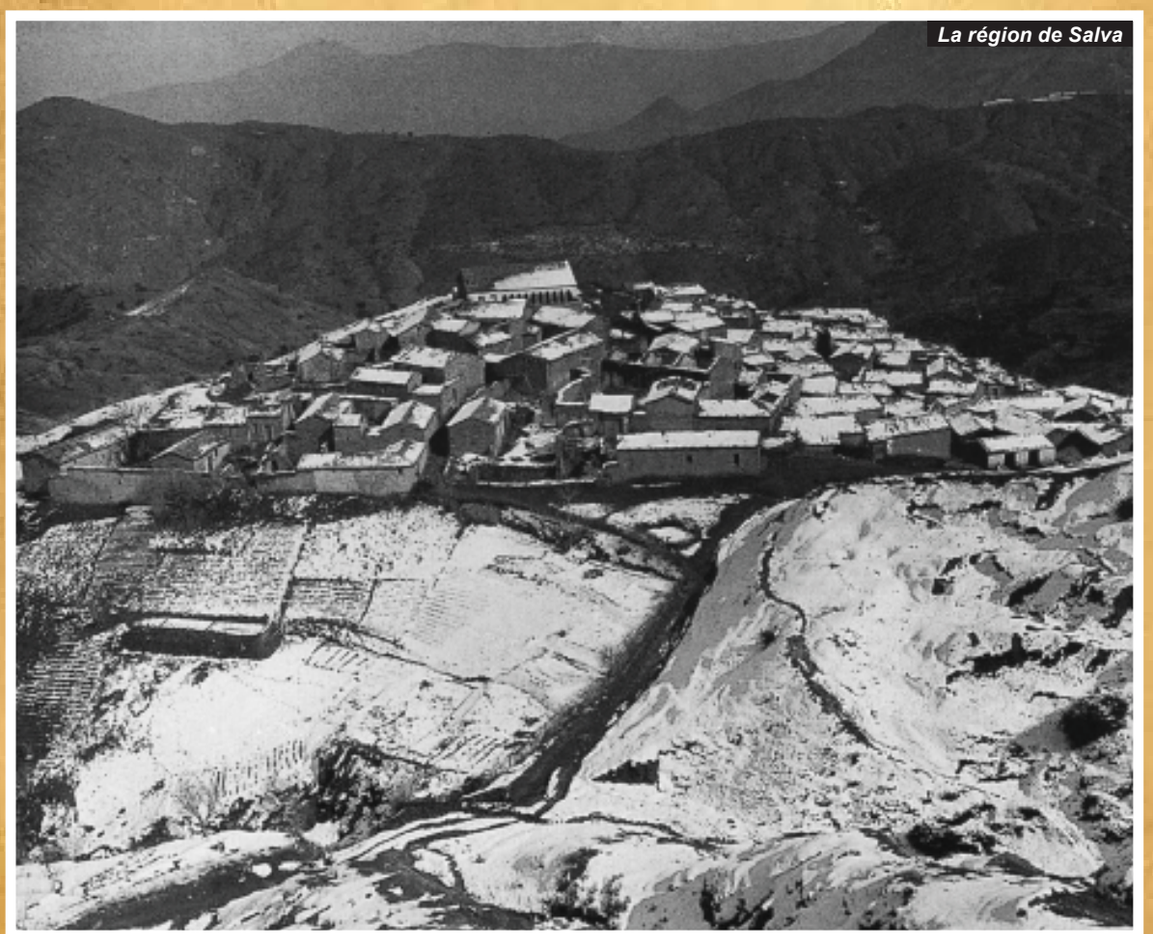
Objets de diverses fouilles archéologiques, les thermes romains sont également décrits avec beaucoup de détails d'abord par l'historien Louis Leschi dans son livre Une excursion archéologique dans le Guergour paru en 1938 puis par l'archéologue Roger Guéry qui indiquent que « la totalité de la construction occupe 650 m2, le frigidarium mesure environ 6,80 × 6,50 m, il s'agit donc de petits thermes. Quatre salles chaudes, disposées au nord, sont parcourues selon un itinéraire sinistrogyre (vers la gauche) ».

Pour revenir au municipe Adsava, il faut savoir qu'il n'était pas isolé et communiquait avec d'autres villes romaines. En effet, une route allant de Bejaia par Tighermin-Ouled Mouten comportait un peu plus loin un embranchement sur Tiklat, une voie se dirigeait à Sétif par le Thniete- El-Meghsem, un chemin menait à Ras El Oued et un autre à Horia (Ain Roua).

L'historien Louis Leschi

D'ailleurs, le village d'Adsava Municipium est, avant l'an 300, répertorié dans l'Itinéraire d'Antonin (guide de voyage romain).

Un siècle plus tard, c'est sur une ancienne carte romaine (table théodosienne) qu'il est une nouvelle fois référencé. En 419, un violent tremblement de terre va pourtant réduire la cité en un amas de décombres, forçant les Romains à déserter les lieux. Abandonnée aux quatre vents, la région est envahie, plusieurs années plus tard – en 430, plus précisément – par les Vandales, menés par le roi Genséric. Ils sont environ 80 000 Van-



La région de Salva

dales à s'installer sur les ruines de l'ancien municipe romain, établissant, non loin de là – à Saldae (Bejaïa) – leur capitale.

À partir de l'an 484, le christianisme fait son apparition dans la région grâce à deux évêques, le catholique Sextilus et le donatiste Marcianus, aussi appelés les évêques d'Adsava. Tous deux en compétition à la tête de la Plebs Assabensis (église d'Afrique). Leur mission d'évangélisation semble avoir touché le cœur des autochtones, convertis en grande partie. Explorant en 1938, la région de Guergour, l'historien et archéologue français, Louis Leschi réussit à identifier les ruines de plusieurs églises, notamment à Algrège (Aïn Degrage), à Aïn Dokoar (Lesbi), Oundedja (peut-être Ad Olivam). A Aïn Roua (Horrea), existait une basilique où fut retrouvée une belle vasque (ornée de serpent, scorpion, colombes et coquilles Saint-Jacques), destinée, sans doute, aux ablutions des fidèles.

## Une région en constant mouvement

Après les Romains et les Vandales, la région va assister, dès 539, à l'arrivée des Byzantins. Ces derniers qui s'y installent pour près de deux siècles vont la désigner sous le nom de Mauritanie Première. Après leur départ, ce sont les Omeyyades qui deviennent à partir de 708, les nouveaux maîtres des lieux. Là, encore, les habitants vont adopter la religion musulmane à la faveur des célèbres foutouhate islamiques. En 930, une tribu descendant des Kutama, les Msalta, en l'occurrence vont s'installer dans la région de Guergour. Le quotidien de cette tribu berbère va s'étrenner dans un climat paisible

jusqu'en 1550 où la région est placée durant l'occupation turque, sous la régence du Bey de Constantine.

Là encore, rien ne vient perturber la quiétude de cette région montagneuse. D'ailleurs, vers 1730, un saint homme nommé Sidi El Djoudi, descendant des Almoravides, voulant entamer une vie d'ascète et se consacrer pleinement à la méditation, est à la recherche d'un endroit calme et isolé. Découvrant le village de Guergour, il est tant séduit par sa tranquillité et la beauté des lieux qu'il décide de s'y retirer, écoulant son temps entre la lecture du Saint Coran et l'interprétation des rêves. L'homme qui jouit très vite du respect et de la dévotion de toute la population qui apprécie son degré élevé de piété et sa foi sincère va prodiguer dans la région l'enseignement des préceptes du Livre Saint, aidé dans sa noble mission par son assistant Sidi Hanifou.

Très enthousiasmé par l'accueil réservé à ses cours, le cheikh va construire une zaouïa qui sera très fréquentée. Egalement impliqué dans la vie quotidienne et sociale de ses concitoyens, Sidi El Djoudi va contribuer à la construction d'un petit barrage de pierre rouge, pour faire fonctionner un petit moulin de type kabyle. Sa sagesse est reconnue dans toute la région et le Bey de Constantine lui octroie une concession de plusieurs centaines d'hectares de terre dans

le douar (village) d'Aïn Turk, pour entretenir la zaouïa. En 1765, cheikh El Ouartilani, dans son récit sur le pèlerinage à la Mecque intitulé Rihla, écrit à son propos qu'à son passage au Hammam Guergour, il trouve en Sidi el Djoudi un homme pieux.

## Guergour à l'heure de l'invasion française

Si la France commence à envahir l'Algérie à partir de 1830, la région de Hammam Guergour ne fait parler d'elle qu'à partir de 1836. En effet, le 27 août de cette année, le quotidien La Presse relève dans ses colonnes que « de fortes pluies ont causé de nombreux dégâts dans la commune de Guergour, provoquant la destruction de 12 maisons, ainsi que de nombreuses cultures de paille, de blé et d'orge, de plus 13 têtes de bétail ont été emportées par la crue ».

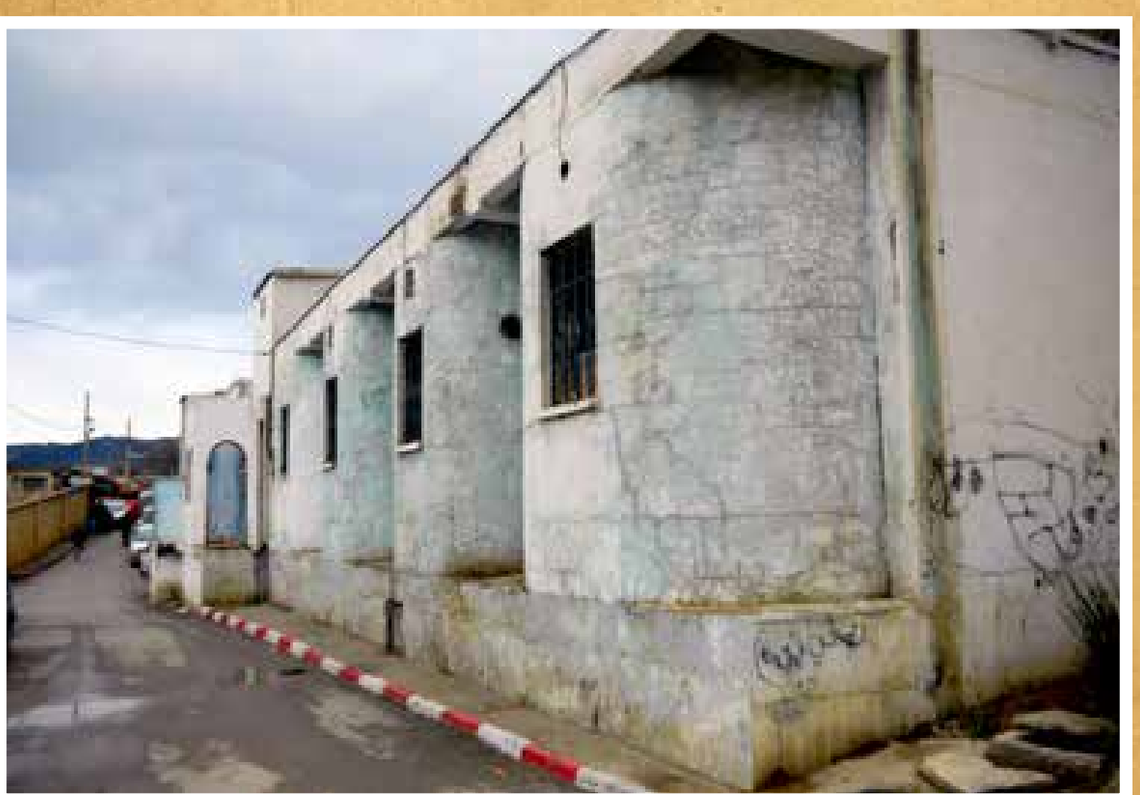
Une décennie plus tard, plus précisément en 1847, le colonel de spahis M. Daumas et le capitaine d'artillerie

M. Fabar, notent dans leur étude historique sur la Grande Kabylie qu'« au village dans les environs de Sétif, à la rencontre du Bou Sellam et du mont Guergour, s'ouvre un passage étroit à travers les roches... Ce sol si tourmenté n'en est pas moins couvert de bonnes terres végétales, de même qu'il recèle beaucoup de mines dans son sein ».

La région commence dès lors à susciter l'intérêt du nouvel occupant colonial et, dès 1860, les eau chaudes de Hammam Guergour font l'objet d'une « Notice » publiée par le docteur en pharmacie Charles Roucher qui rapporte qu'« il existe au moins 8 sources…mais 3 seulement ont une réelle importance...le thermomètre plongé le plus loin possible... 52 à 54°c... une source de haute thermalité....offrant les meilleures conditions que l'on puisse rechercher pour un établissement d'eaux minérales ». Cette analyse sera relayée par celle du médecin militaire Emile Bertherand, qui note dans son livre sur Les eaux minérales et les bains de mer en Algérie qu'« à 40 kilomètres, au Nord-Ouest de Sétif... Hammam Guergour, sources très chaudes et considérables ».

## Révolte d'El Mokrani

Puisant dans les richesses du pays et délestant les autochtones de tout ce qu'ils ont, les Français font face à des soulèvements et révoltes populaires dont celle d'El Mokrani. De nombreux villageois prennent part aux combats qui débutent au mois de mars 1871.



Mais les Français, avec leur esprit revanchard, ne tardent pas à faire tomber le couperet de la vengeance, puisque le 20 janvier 1872, à la fin de l'insurrection, ils infligent à toute la région une amende de 36 millions de francs-or, de même qu'ils n'hésitent pas à confisquer aux villageois pas moins de 450 000 ha de terres.

Ainsi, en pleine possession des terres de la région de Guergour, les Français en exploitent les fonds à souhait d'où cette découverte rapportée dans les colonnes du journal Union de Sétif du 26 septembre 1874 concernant la découverte d'un nouveau gisement de minerai de fer dont le rendement est de 65,68%.

La région attire, dès lors, de plus en plus de colons qui viennent s'établir dans cette région fort prometteuse du point de vue des possibilités d'emploi. Et cela se confirme en 1883 lorsqu'à la demande des autorités de Sétif, une monographie révèle que la commune mixte « comprend 3 712 habitants et 1 146 hectares de terres cultivables, dont seule la moitié est utilisée, l'autre restant en jachères ».

Deux décennies plus tard, un recensement de la commune mixte de Guergour fait état des chiffres suivants : superficie 126.502 hectares, 224 Européens, 69.059 indigènes, 735 chevaux, 2.069 mulets, 7.253 bœufs, 33.288 moutons, 27178 chèvres.

Tout au long de sa présence en Algérie, le colonisateur manifeste un intérêt non feint pour cette région dont les eaux bienfaisantes font l'objet de moult études et analyses et attirent des milliers de curistes venant de tous les coins du pays et de l'Hexagone.

Toutefois, hormis les bâtiments publics, le mode de vie des villageois, notamment la population autochtone, reste assez primitif, ces derniers étant privés de l'essentiel comme l'électricité – bien qu'elle arrive au village à partir de 1947, seul le café & hôtel Chenagon (tenu par une famille d'origine italienne) est raccordé au réseau.

En 1948, le bureau des recherches minières d'Alger décide d'utiliser les vertus de l'eau chaude, il effectue des travaux de captage et de regroupement en un griffon principal les différentes sources. Un an plus tard, une chimiste, Simone Guigue, fait ressortir, après analyses, les vertus de l'eau de Guergour. C'est alors que la direction de la santé publique en Algérie décide d'implanter un hôpital à Hammam Guergour. Cet établissement sanitaire est composé de dix bâtiments légers, calorifuges isothermes, réunis entre eux par une verrière, les malades au nombre de trente sont transportés depuis leurs lits jusqu'à une des quatre piscines en suivant une galerie couverte. Bien évidemment, l'hôpital n'est réservé qu'aux Français et aux colons. Il sera incendié en 1958 par les moudjahidine.

Au lendemain de l'indépendance, des bains traditionnels sont aménagés et ouverts à tous.

*Hassina Amrouni*

*Sources :*
*https://setif.com/Hammam_Guergour.html*
*https://journals.openedition.org/encyclopedie-berbere/1649*

# Sidi El Djoudi, une vie dédiée à la foi

Par Hassina Amrouni

# Hammam Guergour

***Considéré comme le saint patron de la ville de Hammam Guergour, Sidi El Djoudi Belhadj ou Ben Elhadj a vécu dans la région au XVIIe siècle (11e siècle de l'hégire).***

Si l'on ne connait pas avec exactitude ses origines – les historiens n'ayant laissé aucune trace écrite sur le parcours de cette grande figure religieuse –, la tradition orale, quant à elle, offre plusieurs versions. Sur le site qui lui est consacré (*) on apprend: « Comme tous les mrabtine (ou chorfa) d'Algérie, on évoque une origine de Saguia Hamra, de Fès ou même Tafilalet au Maroc. De sa généalogie, on évoque une descendance du prophète Mohamed QLSSL par sa fille Fatima et son gendre Ali ben Abi Taleb (36e de génération) (El Moudjahid, 2012). Il est donc Hosseinide pour certains, Idrisside donc Hassanide pour d'autres ».

Parti donc de sa terre natale, le marabout traverse d'abord le sud algérien, avant de remonter vers le nord. Arrivé à Hammam Guergour, la région montagneuse lui inspire un grand sentiment de quiétude et de sérénité. Aussi, lui qui est à la recherche d'un endroit calme et paisible pour se consacrer pleinement à sa foi religieuse, décide de s'y installer. Les habitants de la région accueillent le cheikh les bras ouverts. Mieux, ils forment autour de lui un noyau de fidèles, auquel il transmettra un solide enseignement du saint Coran, aidé dans sa noble mission par son assistant Hamad.

Prenant ses marques dans ce nouvel environnement, Sidi El Djoudi, qui a choisi de poser ses malles au lieu dit la Médina, dans la partie haute du village, y érige l'une des plus impor-

tantes écoles coraniques de la région. Sa réputation d'homme de foi et sa grande sagesse parviennent jusqu'au bey de Constantine qui décide de lui octroyer une concession de plusieurs centaines d'hectares de terre dans le douar (village) de Aïn Turk, de la commune des Maâdid, afin de pouvoir entretenir la zaouïa à laquelle on affluait de partout. Le cheikh décide alors de construire un petit barrage de pierres rouges, afin de faire fonctionner un petit moulin de type kabyle.

Né, vraisemblablement aux alentours de 1610, Sidi El Djoudi après une vie entière dédiée à la religion et à l'accomplissement du bien autour de lui, décède à Hammam Guergour aux environs de 1680. Il est enterré dans le cimetière qui porte son nom.

Aujourd'hui, la zaouïa construite par Sidi El Djoudi lors de son installation à Hammam Guergour n'existe plus, elle a été remplacée par une mosquée et une nouvelle zaouïa, construite sur les décombres de l'ancienne. Les deux édifices portent le nom de Sidi El Djoudi.

S'il a disparu depuis plus de 300 ans, cheikh El Djoudi demeure toujours sur les lèvres des habitants de la région qui, s'ils ne le citent pas en exemple de dévotion et de piété, relatent quelques-unes des légendes qui entourent sa sainte personnalité.

Citant Mazzuca (A. Lacroix & P. Mazzuca 1951), le Dr Abdelkader Mostefai (Mostefai, 1956), rapporte qu'un jour,

# Hammam Guergour

alors que les élèves de Sidi El Djoudi ne trouvaient pas d'eau pour faire leurs ablutions, le marabout enfonça son bâton ferré dans le sol rocailleux duquel il réussit à faire jaillir de l'eau, « ces eaux que le Tout Puissant révéla ainsi aux habitants de cette région ». Une légende qui vient conforter une autre selon laquelle l'existence de l'eau thermale de Hammam Guergour relève de l'un des miracles de Sidi El Djoudi. Ainsi, raconte-on que, par le lointain passé, la région a connu une période de froid si intense que le sol entier en était gelé, empêchant toute activité humaine. « La région était restée pendant des mois sous la couverture d'un épais manteau de neige empêchant toute sortie des foyers. Aucun ne s'aventurait à mettre le nez dehors. Isolés du reste du pays, les gens tombaient malades et mouraient d'épuisement. Les stocks de vivres et de bois de chauffage étaient vite épuisés par cet hivernage qui

n'en finissait pas. La faim et le froid régnaient en maîtres impitoyables. Les habitants passaient leurs journées dans les prières, espérant un retour à des températures plus clémentes. Mais la nature se montrait implacable et l'hiver interminable. Désespérés par le froid mortel qui n'en finissait plus de sévir, ils étaient au bout de leurs ressources matérielles et morales ».

Convaincus qu'il s'agissait d'une punition divine, les habitants supplient alors Sidi El Djoudi d'implorer la clémence du Tout-Puissant. Le marabout voyant ses concitoyens pleurer de dépit et ému

par leur grande détresse accepte de les aider. « Il pria et médita toute la nuit, jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Cependant, au moment de procéder aux ablutions rituelles de la prière du matin, il ne put se servir de ses mains ni de ses pieds. Ses membres se raidissaient à ne plus pouvoir tenir d'objets à cause du grand froid. Alors, il récita des versets du Saint Coran. Et invoqua le nom de Dieu Tout Puissant. Puis, il frappa à plusieurs reprises le sol de sa canne. Devant une telle ferveur, Dieu agréa sa prière : une eau bouillonnante jaillit du sol. Sidi-El-Djoudi put ainsi faire sa toilette rituelle. Au même instant, les nuages se dissipèrent dans le ciel pour laisser place à un soleil éclatant de lumière. La neige fondit et la vie reprit son cours normal. De par ce miracle, Sidi-El-Djoudi a gagné sa place parmi ces saints dont la population vénère les vertus de sagesse et de bonté ».

Hassina Amrouni

Source :

(*) http://sidi.eldjoudi.online.fr

## Tapis de Guergour

# Un savoir-faire à réhabiliter

*Par Hassina Amrouni*

# Hammam Guergour

***A l'image du tapis des Nememcha, de Djebel Amour, d'Ath Hichem, ou encore de Ghardaïa, le tapis de Guergour porte lui aussi l'apostille d'un riche savoir-faire, d'une maîtrise et d'une dextérité hérités au fil des siècles.***

D'aucuns attribuent au tapis de la région de Hammam Guergour des liens avec la lointaine Anatolie. Ainsi, on raconte que vers 1810, un soldat turc, tisserand de métier et cantonné à Zemmoura, non loin de Guergour, enseigna aux villageois l'art du tapis noué. Et c'est à partir de là que serait né le tapis de Guergour, lorsque les habitants de cette région ont,-eux aussi, commencé à tisser leurs premiers tapis, en y apportant leurs propres motifs géométriques.

Cependant, d'autres se sont un peu plus penchés sur son histoire, retraçant le parcours de ce tapis tant prisé mais malheureusement menacé de disparition, en l'absence d'une relève des anciens artisans-maîtres.

Faisant, en effet, l'objet de beaucoup d'intérêt à l'époque coloniale, le tapis de Guergour est cité dans une brève notice de Prosper Ricard, alors inspecteur des enseignements artistiques et industriels à Alger, parue dans le numéro 202 d'avril-juin 1912

du Bulletin de l'enseignement des indigènes de l'Académie d'Alger, sur « Les reggams algériens». Tout en évoquant la « raréfaction » de ces célèbres tisserands, il dit avoir traversé un an auparavant toute la région de Guergour pour rencontrer enfin le plus célèbre de la région de Sétif, en l'occurrence Meziane Bouazza. A l'époque, ce dernier travaillait à la réalisation d'un immense tapis de 8 mètres sur 3 pour le compte d'un caïd local. S'entretenant avec le reggam, Prosper Ricard recueille des informations très riches et, de ce fait, demande à Kouadi Amokrane, l'instituteur d'Arassa, localité de naissance de Meziane Bouazza, de les retranscrire dans un article qui paraît dans le même bulletin à la suite de la note de Prosper Ricard.

Ainsi, et selon Kouadi Amokrane, « un spahi de Sétif, Mohammed ben Lekhloufi, de retour d'orient, rapporte un tapis de Turquie. Cet objet est examiné avec curiosité par deux reggâms associés, Si Salah ben Laabed et Mohammed Said El Yahiaoui, du Guergour. Ayant été trouvé supérieur aux produits similaires jusqu'alors fabriqués dans le pays, tant au point de vue de la fabrication qu'à celui du décor et du coloris, il est bientôt copié par les deux reggâms. Ceux-ci mettent Bouazza au courant de leur technique ; Bouazza même ne tarde pas à devenir l'associé de Si Salah ben Laabed. Un nouveau genre de tapis algérien est dès lors créé ».

Bouazza qui faisait partie d'une famille maraboutique se destinait à devenir taleb mais en découvrant

par hasard le travail d'un reggam, il s'y intéresse et décide de changer d'orientation.

Kouadi Amokrane explique encore qu'à l'époque, c'est-à-dire en 1869, la région de Sétif comptait une dizaine de reggams en activité, tous travaillant presque exclusivement pour de riches familles arabes. Mais les modèles réalisés étaient, « peu intéressants paraît-il ». Aussi, lorsque le spahi Mohammed ben Lekhloufi leur montre un petit tapis de Turquie rapporté de la guerre de Crimée (1853-1856), ils décident de s'en inspirer, et l'un des deux reggams s'associe même à Bouazza Meziane. La dextérité de Bouazza forgera sa réputation et à la fin du XIXe siècle, il sera connu comme le meilleur spécialiste de ces nouvelles réalisations. En quatre ans, il tissera une douzaine de tapis pour Douadi ben Keskes, un important caïd arabe. Kouadi Amokrane précise encore qu'à cette époque, les principaux clients de Bouazza Meziane étaient les riches familles arabes de la région, ajoutant que jusqu'en 1911 il avait réalisé pour elles 150 tapis. Quant aux Kabyles de la région, ils étaient peu nombreux à passer commande.

Tout en relevant la menace qui pèse sur la survie de ce tapis, Kouadi Amokrane conclura son texte par un appel aux autorités pour la sauvegarde du tapis de Guergour : « De nos jours, les reggâms se font de plus en plus rares ; les anciens disparaissent sans laisser de succes-

seurs car ils ne font plus d'apprentis. C'est ce qui arrivera pour Bouazza Meziane lui-même. Sa belle technique sera à jamais perdue et la fabrication du tapis de haute laine anéantie dans la région du Guergour si l'administration ne l'utilise pas avant sa mort », dit-il.

Le tapis de Guergour fera l'objet de plusieurs autres publications dont l'une des plus intéressantes reste celle de L. Godon et A. Walter. Enrichissant le texte de Kouadi Amokrane, leur contribution à l'étude des tapis du Guergour, sera publiée dans les Cahiers des arts et techniques d'Afrique du Nord 1951-1952.

Le tapis de Guergour est ainsi décrit : « De format rectangulaire, ce tapis à fond rouge est encadré de plusieurs bordures ; celle qui entoure le champ central, plus large, comporte un motif dentelé. Au centre, un compartiment rectangulaire prolongé de carrés de part et d'autre enserre un motif hexagonal au cœur fait d'un médaillon floral et géométrique. Les écoinçons s'ornent de triangles. Les compartiments carrés permettaient de varier les dimensions sans altérer le décor de composition ».

L. Godon et A. Walter notent enfin que le métier de reggam était notamment l'apanage des marabouts « sans qu'il y ait eu d'interdit, elle y prit l'aspect d'un métier de caste. Il y a un demi-siècle, l'état de marabout ne permettait pas d'exercer un métier manuel sans déchoir ; seules les occupations intellectuelles étaient

permises par les usages. Celle de reggam était particulièrement prisée parce que, dit-on, les reggams récitaient des prières tout au long de leur travail, ce qui les maintenait dans une odeur de religion ». Dans un tableau, ils donnent les noms des reggams les plus connus dans le Guergour, citant les noms de Bentehami Tehami ben Mohammed (né vers 1851 et décédé en 1901), Djenidi Tayeb ben Bendjoudi (né vers 1837 et décédé en 1902), Bouazzaoui Meziane ben Cherif dit Bouazza (né vers 1850 et décédé en 1915), Reggam Belhadj (né vers 1840 et décédé vers 1900),…. Sur les huit noms cités, cinq étaient des marabouts.

Même si le tapis de Guergour a connu, il y a quelques décennies, un net recul, en raison de sa cherté – attribuée à un surenchérissement des matières premières mais aussi à un manque de relève –, ces dernières années, des opérations de sauvetage, voire de sauvegarde et de réhabilitation ont été initiées par la Chambre de l'artisanat et des métiers (CAM) de Sétif, en mettant à la disposition des artisanes des locaux et du matériel (métiers à tisser…) pour former des jeunes tisserandes aptes à transmettre à leur tour, ce savoir-faire aux générations futures.

Hassina Amrouni

*Sources :*

*http://www.forsem.fr/pdf/LesTapis_Guergour_Algerie.pdf*
*https://lemroudj.blog4ever.com/contribution-a-letude-des-tapis-du-guergour*
*https://www.qantara-med.org/public/show_document.php?do_id=848*
*-Godon, L. et Walter, A., « Contribution à l'étude des tapis du Guergour », Cahiers des arts et techniques d'Afrique du Nord, n° 1, 1951-1952, p. 15-23.*
*-Amokrane, Kouadi, « Histoire du reggâm Bouazza Meziane », Bulletin de l'enseignement des indigènes de l'Académie d'Alger, n° 202, avril-juin 1912, p. 43-46.*
*-Ricard, Prosper, « Les 'reggâms' algériens », Bulletin de l'enseignement des indigènes de l'Académie d'Alger, n° 202, avril-juin 1912, p. 43.*

Le chahid **Rabah Mokrani**

# Le « Faucon de djebel Zbarbar »

*Par Hassina Amrouni*

***Il est l'un des martyrs de la ville de Hammam Guergour. Plus de 60 ans après sa disparition, il reste l'un des plus grands symboles de l'engagement révolutionnaire et du sacrifice pour l'indépendance de l'Algérie.***

Descendants des Mokrani d'Ath Abbas, ses aïeux ont quitté leur région natale après la révolte de 1871 pour s'installer à Guergour. C'est là que Rabah naît le 6 novembre 1934 au sein d'une famille de très modeste condition. Elevé dans la haine du colonisateur, le jeune Rabah fait partie des premiers révolutionnaires à avoir rejoint les rangs de l'ALN dès le déclenchement de la guerre de libération nationale. En raison de son courage et de sa détermination, il sera chargé de la mise en place des premières cellules combattantes dans les régions de Lakhdaria et d'Aïn-Bessam, dans la wilaya de Bouira. En 1956, il est promu chef des unités de combat de choc de l'armée de libération nationale (ALN), avant de se voir confier, aux côtés du chahid Ali Khodja, la délicate mission de former des commandos d'élite de la Wilaya IV historique. Ce commando sera d'ailleurs la première unité d'élite de l'Armée de libération nationale et elle se distinguera par de hauts faits d'armes.

*Chahid Rabah Mokrani dit Si Lakhdar*

Combattant aguerri et possédant un véritable ascendant sur ses compagnons d'armes, Rabah Mokrani multiplie les exploits sur le terrain des combats. D'ailleurs, entre 1956 et 1958, il mène plusieurs opérations militaires scabreuses, notamment à Tablat, Sour-

el-Ghozlane, Palestro (Lakhdaria actuellement), Bordj-el-Bahri, Beni-Slimane et Djebel Bouzagza, causant d'énormes pertes dans les rangs de l'armée coloniale. Ce parcours héroïque lui vaut le surnom de « Faucon de djebel Zbarbar ». Toujours fonceur et ne refusant jamais d'apporter sa pierre à l'édifice de la liberté et de l'indépendance, il se verra à nouveau chargé d'une grande mission par son chef hiérarchique au niveau de la Wilaya IV historique, le colonel Si M'hamed Bouguerra, consistant à organiser les structures militaires locales et la planification des opérations militaires. Il saisit d'ailleurs, cette

*De gauche à droite, le colonel Si M'hamed Bougara chef de la wilaya IV historique Si Lakhdar et le commandant Azzedine.*

occasion pour structurer les unités combattantes affectées à travers les maquis de la Wilaya IV, de même qu'il mettra au point de nouvelles techniques de lutte en zone rurale, grâce auxquelles les troupes de l'ALN vont se démarquer face à l'ennemi pourtant mieux armé, lui infligeant de cuisantes défaites comme ce fut le cas à Sacamodi, Ouled-Moussa et à Oued-el-Maleh.

Dans la nuit du 4 au 5 mars 1958, alors qu'il est au cœur d'un accrochage contre les forces ennemies à Djebel Boulagroune, le commandant Si-Lakhdar est grièvement blessé. Les éléments de la « Katiba Zoubiria », dirigée à l'époque par le commandant Ali Khodja, tenteront vainement de l'exfiltrer mais le valeureux commandant Si Lakhdar succombera à ses blessures. Il avait à peine 24 ans.

Affligés par cette perte, ses compagnons l'enterrent, dans la plus grande discrétion, au douar Zenine, situé en contrebas du Djebel Boulagroune.

Au lendemain de l'indépendance, une stèle commérant le sacrifice de ce digne martyr de la révolution sera érigée en sa mémoire. Le nom de Si Lakhdar sera également donné à la ville de Palestro renommée Lakhdaria. L'Etablissement central d'approvisionnement et de maintenance radar et de télécommunication (Ecamert) de Berrouaguia sera également baptisé du nom de Si Lakhdar Mokrani en 2015, ainsi qu'une rue et un lycée à Lakhdaria.

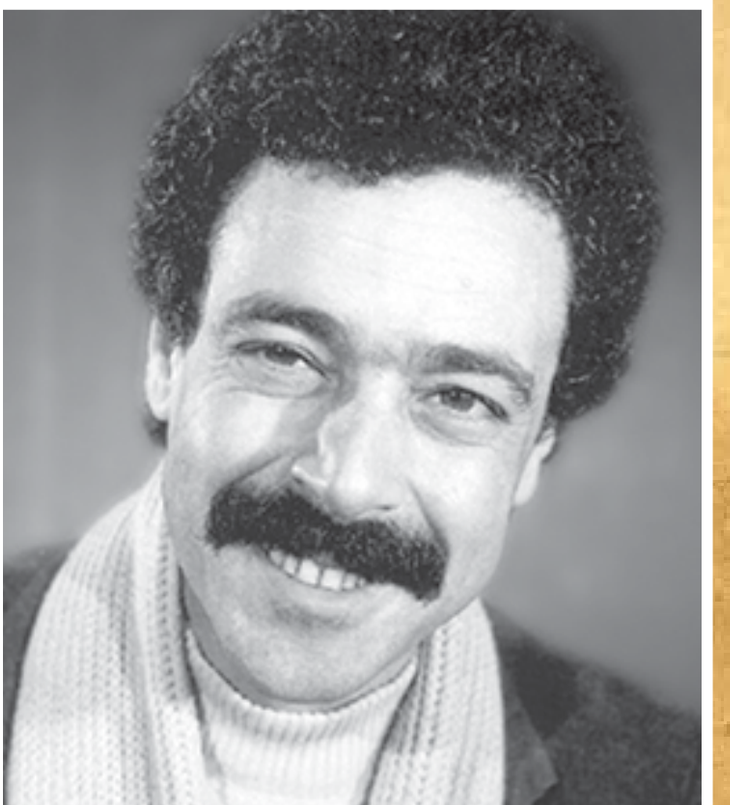
Hassina Amrouni

Azzedine Medjoubi

# L'enfant de Hammam Guergour

Par Hassina Amrouni

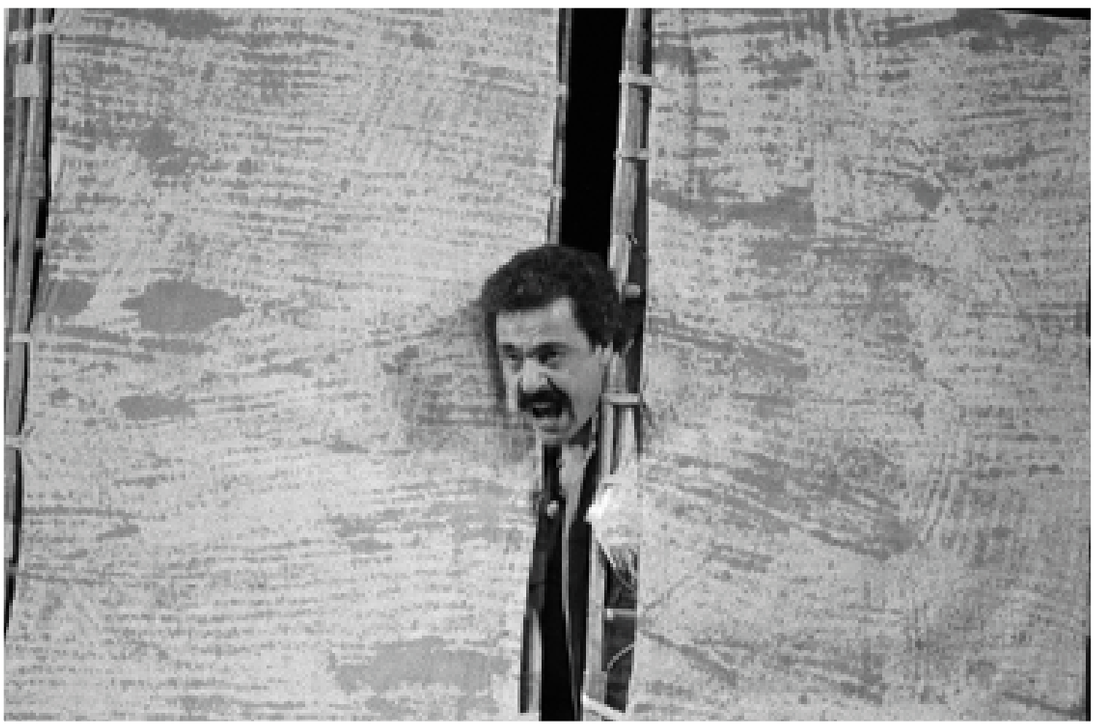
***Originaire de Hammam Guergour, la famille Medjoubi dont le père est avocat part vivre à Azzaba, près de Skikda. C'est là que naît Azzedine, le 30 octobre 1945.***



Mais au lendemain du déclenchement de la guerre de libération nationale, l'un des fils, moudjahid, est arrêté par l'armée coloniale, torturé pendant trois jours dans la caserne mitoyenne au domicile familial puis tué. Ne supportant pas de vivre près du lieu qui a vu agoniser leur enfant après d'atroces tortures, les parents décident de partir loin de ce lieu de douleur et s'installent à Alger.

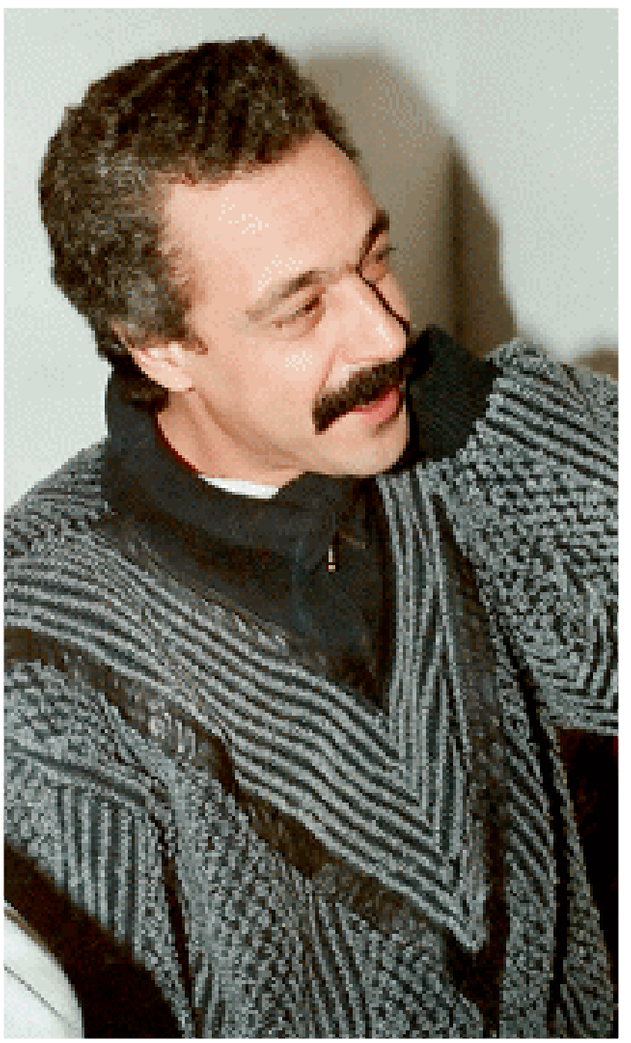
Après une enfance et une adolescence passées dans une Algérie sous domination coloniale et après avoir vécu les affres d'une guerre atroce qui aura coûté la vie à plus d'un million de martyrs, Azzedine Medjoubi dont la famille a souffert de cette période d'occupation et dont l'un des fils est mort en martyr pour l'Algérie, assiste à la libération tant rêvée de son pays. Il se tourne ainsi vers l'avenir qu'il regarde avec espoir. A l'instar de tous les jeunes de son âge, il a la tête pleine de rêves. Aussi, lorsqu'il rencontre le célèbre comédien et metteur en scène Ali Abdoun, il n'a plus qu'une seule envie, devenir comédien lui aussi. En 1963, âgé de 18 ans, il s'inscrit au Conservatoire d'Alger et, quelque temps après, fait ses premiers pas à la Radio-Télévision algérienne (RTA).

A partir de 1965, il tente une expérience avec le Théâtre national algérien (TNA) à Alger mais trois ans plus tard, il revient à la télévision. Après la décentralisation théâtrale, il fait partie de l'équipe du Théâtre régional d'Oran avant d'être sollicité pour prendre la direction à Saïda de deux troupes d'amateurs dans le cadre d'un séminaire des animateurs de théâtre.



Le destin le ramènera une nouvelle fois au TNA où il campe des rôles taillés sur mesure dans Bab El-Foutouh, La Bonne Ame, Les Bas-fonds, Stop ou la célèbre pièce Hafila Tassir.

Fort de ce succès théâtral, Azzedine Medjoubi mène en parallèle, une carrière télévisuelle, jouant notamment dans les films Journal d'un jeune travailleur, Crime et châtiments, La grande tentative, La Clef ou El-Tarfa. Son nom sera également associé à celui de grands metteurs en scène comme Ziani Cherif Ayad, Benguettaf et Kasdarli. Avant de quitter le TNA, il créé avec les deux premiers ainsi que la grande Sonia la troupe indépendante baptisée El-Qalâa (La Citadelle). Au sein de cette dernière, il est distribué dans plusieurs pièces dont El Ayta, en 1988, Hafila Tassir, dans sa nouvelle version en 1990 ou encore Hassaristan en 1991. En 1993, il quitte la troupe et rejoint le Théâtre régional de Batna où il monte la célèbre œuvre théâtrale Aâlem El Baâouche avec laquelle il



décroche un prix lors du Festival international de Carthage. En 1994, il monte, pour le compte du Théâtre régional de Bejaïa son autre chef d'œuvre théâtral intitulé El Houinta (La Boutique). La même année, il est nommé directeur du Théâtre national algérien (TNA). Un poste de responsabilité qu'il n'occupera pas longtemps puisque le 13 février 1995, il est tué aux portes du TNA par des terroristes.

Ce crime abject qui a visé l'un des fleurons de la culture algérienne est venu s'ajouter à une longue liste de personnalités de la culture, des médias, de la société civile ou de citoyens tués au cours de la décennie noire.

Azzedine Medjoubi qui avait 50 ans avait encore plein de choses à donner au théâtre, un milieu, voire un monde qui le faisait vibrer. Il laisse derrière lui une œuvre foisonnante.

Hassina Amrouni